

L'Illustré en 1939

Pouvoir acquérir trois reliés Illustré à Emmaus d'Etagnières, à 5.- pièce, cela ne se refuse pas ! 1935 – 1939 – 1940 -

L'Illustré, grand hebdomadaire romand créé en 1921 et qui peut s'enorgueillir de fêter son 100e anniversaire cette année.

Nous allons analyser ici en deux volets les années 1939-1940, qui restent parmi les plus dramatiques du siècle.

Notre sélection de pages ne tient bien évidemment qu'à nos goûts personnels et ne reflète pas entièrement la réalité du journal qui, avec la guerre en gestation, va proposer de plus en plus de « papiers » sur notre armée suisse.

L'Illustré de 1939, pour un lecteur de 2021, par sa consultation, offre un lot d'émotions considérable, et même qu'en ce qui concerne cette nouvelle guerre mondiale on connaisse aujourd'hui l'essentiel des tenants et des aboutissants. Mais rien n'y fait, les gesticulations grotesques de notre gnome satanique, ses ambitions démesurées, son emprise sur une population tétanisée voire même conquise, sa parfaite mauvaise foi, son rôle machiavélique, nous touchent toujours autant. Tout autant que l'aveuglement de l'Europe qui voit pourtant un fou furieux militariser son pays à une vitesse qui tient du prodige. L'Allemagne, une décennie plus tôt était dans une triste situation économique, et la voilà qui refait surface. Cette montée en puissance tient sans doute à des éléments financiers dont nous n'avons qu'une connaissance imparfaite. Quoiqu'il en soit, l'homme, dément, fait peur. Et cette peur nous assaille encore plus de trois quarts de siècle plus tard.

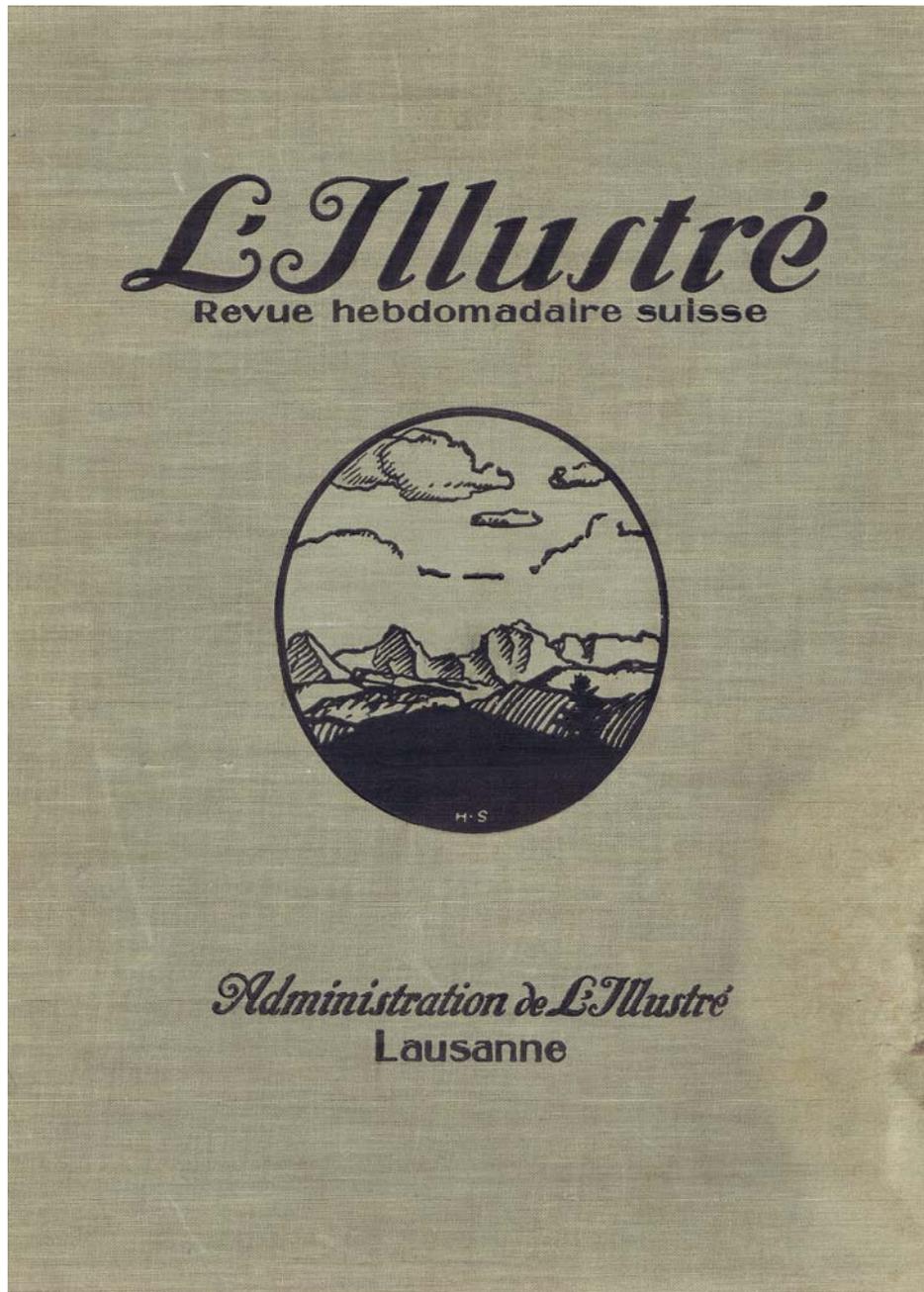
1939, c'est aussi pour la Suisse l'occasion de montrer son bel état économique par l'Exposition nationale à Zürich. Chacun voudrait la voir. On n'est pas certains pourtant que tout Helvète ait pu se rendre en cette grande ville pour visiter cette merveille. Les familles, pour l'ensemble du pays, et malgré la bonne santé économique de celui-ci, restent modestes. Ainsi ni le père du soussigné, ni la mère, encore célibataires à l'époque, ne s'y rendront. Les journaux de l'époque leur suffiront !

On assiste pour le journal à deux ou trois innovations importantes. L'apport de la couleur. C'est déjà du rouge qui tranche vivement sur le chamois intense de l'impression générale, puis ce sera carrément la couleur. Et celle-ci est posée avec une délicatesse de ton qui nous fascine.

Comme tous les journaux nous fascinent, et quelque soit l'époque, en somme. Avec les articles certes, les photos plus encore, mais en plus la réclame. Elaborée souvent selon un graphisme formidable. Qui se perdra malheureusement au fil des années, ou tout au moins pour céder la place dans la plupart des cas à la photo. Dans ce domaine il y a certes de belles réussites, néanmoins on ne nous enlèvera pas de la tête que le graphisme était plus parlant, plus alléchant, plus poétique aussi. La main de l'artiste, c'est tout de même quelque chose !

Bref, nous voilà avec l'Illustré de 1939. L'angoisse nous prend à la trippe devant la montée du danger. Et quand l'on sait ce qu'il est advenu de cette pauvre Europe, côté de l'est, côté de l'ouest, en fait partout, alors que la guerre d'Espagne vient à peine de se terminer, on retrouve des traumatismes anciens alors même que l'on est né hors de la guerre, deux ans après qu'elle ne s'achève.

La folie des hommes nous laisse pantois !



Les invendus permettaient à l'Administration de L'Illustré de vendre des reliés comprenant une année. Celui-ci était facturé 10.- au client. On a pu le trouver trois quarts de siècles plus tard à 5.- On ne saurait donc dire que l'argent a totalement dévalué !



Les merveilleux champs de neige de Taveyannaz,

Tandis que la situation se tend en Europe, notre Suisse reste un îlot avec ses merveilles naturelles. L'Illustré proposera de nombreuses photos et tout autant articles sur celles-ci et sur le valeureux peuple qui l'habite. Avec les reporters de cet hebdomadaire, on se rendra souvent en Valais. Nous les suivons volontiers pour cette destination que nous estimons privilégiée.

Pour l'heure nous visitons Vaud et son fameux site de la Taveyennaz où se déroule chaque été une fête champêtre qui avait su émerveiller notre poète Juste Olivier qui en fit une chanson célèbre.



LA MAISON REVERCHON A BRETONNIÈRES.

Niché entre vergers et bois, sur un des premiers gradins du Jura, Bretonnières se prépare à la fête du printemps. Une fois de plus la jeunesse triomphe. Mais croyez-vous donc qu'elle soit aux cœurs de vingt ans seulement, la jeunesse ? Parlez-en à M. et Mme Reverchon, ce vénérable couple de Bretonnières qui a l'honneur d'être le plus vieux du canton de Vaud et probablement de toute la Suisse romande. Ils vous diront qu'ils fêtent cette année, au début de la saison nouvelle précisément, le 72^e anniversaire de leur mariage, leur 72^e printemps de vic commune, et ils vous laisseront entendre qu'ils ne sont après tout pas si éloignés que ça du printemps de leurs noces, en 1867. Quand M. Reverchon raconte ses souvenirs, il dit « il y a quelques années » et cela nous reporte à trente, quarante ou cinquante ans en arrière, mais qu'importe puisque le cœur ne tient pas compte du temps qui passe ! Et quand Mme Reverchon parle des valse qu'elle aimait danser lors des abbayes de son village, l'éclat de ses yeux et la lucidité de son esprit ne prouvent-ils pas qu'elle vit encore le temps de sa jeunesse ? Ils ont maintenant 188 ans entre les deux : lui 96 et elle 92 ans. En hiver, ils quittent leur village pour vivre à Lausanne, chez leur fille et leur beau-fils, entourés de l'affection de leurs petits-enfants et arrière-petits-enfants. Ils attendent, pour retourner à Bretonnières, que s'annonce le renouveau. Mais, s'ils aiment bien la tranquillité dans leurs confortables fauteuils, ne pensez pas que rien de ce qui se passe chez eux leur soit indifférent ! M. Reverchon est malheureusement atteint d'un peu de surdité, mais il la supporte vaillamment. « A notre âge, dit-il, il est bien naturel de ne plus avoir tous ses moyens ! » C'est sans doute à cause de cette infirmité qu'il vit davantage dans ses souvenirs, dont les plus beaux sont peut-être ceux que lui a laissés l'époque où il portait l'uniforme au service de sa patrie.

— En 1870, raconte-t-il, j'ai gardé la frontière et j'étais à Bière quand les « Bourbakis » ont été internés. Les pauvres diables ! Dans quelle misère ils étaient en arrivant ! Et dire que ça recommence et qu'on parle de nouveau de réfugiés, comme en 1915 et 16. Ce service militaire, c'était le beau temps ! Et j'en ai vu du pays quand j'étais dans l'infanterie, à Lausanne pour mon école de recrues, à Romont, à Thoune !...

— Quel métier aviez-vous au civil ?

— J'étais cordonnier, un métier qui se perd hélas ! Dans le temps, j'en avais des commandes ; j'allais les prendre dans les villages tout alentour. Tout ça à pied. On travaillait dur toute la journée ; on se levait à quatre

72 ANS DE MARIAGE!



MARIÉS DEPUIS 72 ANS, M. ET MME REVERCHON SONT LE PLUS VIEUX COUPLE DU CANTON DE VAUD. LE MARI ÉTAIT SOLDAT EN 1871, LORSQUE LES BOURBAKIS ENTRÈRENT EN SUISSE. MALGRÉ LES RIDES ET LE POIDS DES ANNÉES, CES DEUX BEAUX VIEILLARDS DE CHEZ NOUS RESTENT JEUNES DE CŒUR ET SOURIANIS DE VISAGE. (PHOTOS KETTEL, GENÈVE)



DEUX FILLETES QUI NE SONT PAS PEU FIÈRES D'ÊTRE EN COMPAGNIE DE LEURS BISAIEULS.

heures en été pour ne quitter l'atelier qu'à la nuit. Je devais aller ensuite reporter avec ma hotte les souliers réparés. Ah ! Je le connais notre pays, j'en ai fait des tours et des tours, d'Orbe à Vaulion, sur toutes les routes de nos villages. Il n'y a guère que cinq ou six ans que j'ai quitté cuirs et allènes !...

— Au travail pendant près de trois quarts de siècle ! C'est une carrière splendide dont vous pouvez être fier, comme de ce record qui fait de vous deux le doyen des couples du pays !

— C'est ce que nous a dit M. le préfet d'Orbe, il y a deux ans, quand nous fêtions nos noces de platine. Il nous a fait un beau discours pour nous féliciter et nous a remis une cassettes de bouteilles de vin de la part du Conseil d'Etat vaudois. Ce fut pour nous une grande joie de nous voir entourés pareillement par toute la population de notre village et des environs.

— Et vous, madame ? demandons-nous à Mme Reverchon.

— Oh ! moi, je ne dis rien, je garde tout pour moi, dit-elle en riant.

Elle s'exprime avec beaucoup de bonne humeur et elle souligne sa gaité naturelle par ces mots : « A quoi cela sert-il d'être triste ! » Mais elle parle surtout de son mari :

— L'autre dimanche, dit-elle, il est allé de la maison de notre fille, à Lausanne, près de la gare, à Lutry à pied. Il aime bien faire sa petite promenade ; c'est sa santé. Et je l'accompagne souvent. Mon mari continue à se livrer, comme moi d'ailleurs, à de petits travaux, dans notre vieille maison de Bretonnières ; il coupe son bois, suit les progrès du jardin et je m'occupe encore un peu de mon ménage. Il a été navré cet hiver de manquer l'assemblée de l'abbaye dont il est toujours membre. Aux dernières fêtes, il était encore un participant zélé, épaulant son fusil pour tirer, défilant avec le cortège et obtenant un prix qui n'était pas le dernier. Hein, qu'en dites-vous ? C'est de la bonne race !

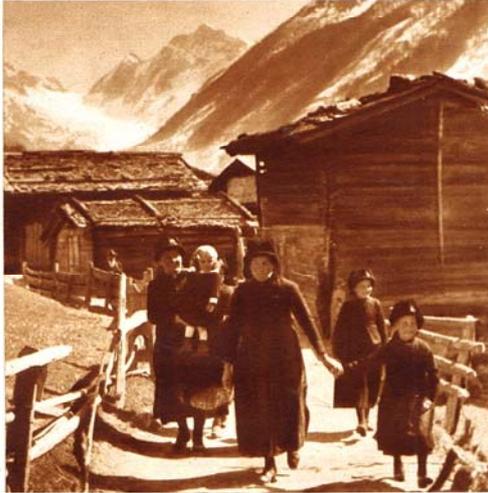
Certes, c'est « de la bonne race » ; mais mieux encore, ce couple vénérable qui a accompli tous ses devoirs, longuement, avec courage, est une leçon de belle santé spirituelle, une leçon vivante de jeunesse, malgré les années qui ont vieilli les corps, car la vie, au gré des printemps reffleuris, maintient ses droits et les renouvelle dans l'équilibre moral et la bonne humeur.

Jean DESPRÉS.

Les Vaudois vivent longtemps !

Pâques dans le Lötschental

L'offrande des âmes, antique coutume du lundi de Pâques à Ferden



Sur le chemin qui conduit de Kippel à Ferden. Pour recevoir l'offrande des âmes, il faut se présenter en personne à la maison de commune de Ferden.

Il existe à Ferden, petit village du Lötschental, une tradition pascale dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les habitants de la vallée ont le droit de recevoir le lundi de Pâques, dans la maison de commune de Ferden, une *offrande des âmes* consistant en *séret*, en pain et en vin. Cette coutume doit sa raison d'être à une légende : jadis, il y a bien longtemps, il disparaissait souvent des vaches sur les alpages de Resti, Kummen et Faldum. Trois jours plus tard, elles revenaient. Leur lait était alors rouge et elles avaient des épis de froment entre leurs sabots. Désirant éviter le retour de ces mystérieux phénomènes, les pâtres firent le vœu d'offrir chaque année un présent aux pauvres de la contrée. A cet effet, le lait produit par les quelque 150 vaches réparties sur les trois alpages doit être utilisé, deux jours durant, à la veille de la Sainte-Madeleine, pour faire du *séret*. Celui-ci prend le chemin de la cave communale de Ferden, où il est préparé selon toutes les règles de l'art, puis tenu en réserve

jusqu'au lundi de Pâques, jour où il sera réparti entre les pauvres. Toute personne présente a, d'ailleurs, droit à sa part de *séret*, de pain et de vin.

Les femmes de la vallée arrivent donc à Ferden, au jour dit, avec des paniers ou autres ustensiles portatifs. Elles ont revêtu pour la circonstance leurs atours de fête et pris leurs enfants avec elles. Il y a encore de la neige sur les monts environnants, tandis que dans la vallée, les premières fleurettes s'épanouissent au soleil d'avril. Après le long et dur hiver montagnard, le retour du printemps est une bénédiction pour les gens de là-haut. Aussi l'*offrande des âmes* de Ferden symbolise-t-elle pour ainsi dire la venue de la belle saison. D'où la joie générale qui règne ce jour-là dans cet humble village du Haut-Valais.



Habitants de Blatten arrivant à la maison de commune de Ferden.



Un citoyen de Ferden, le *spendeater* (distributeur de l'offrande) répartit les 6 à 700 rations de fromage et pain préparées d'avance.



Chaque homme et chaque femme reçoivent en outre un gobelet de vin. Celui-ci circule dans de véritables channes d'étain et il est bu dans de non moins respectables gobelets de bois.



Les épouses des conseillers communaux de Ferden s'installent confortablement dans la salle supérieure de la maison de commune. (Reportage de M. ...)

Cette très originale vallée du Lötschental où les villages gardent leur typicité même encore aujourd'hui.

Copyright

LES MERVEILLES DU MONDE
VOLUME V
EDITE PAR LES CHOCOLATS
NESTLÉ PETER CAILLER KOHLER

vient de paraître

Comme un beau voyage d'agrément et d'étude,
la lecture des MERVEILLES DU MONDE vous conduit à travers les multiples beautés de l'univers — créations de la nature, inventions des hommes. La cinquième «étape», aussi captivante que les précédentes, va commencer; vous qui désirez vous distraire tout en vous instruisant, suivez les savants auteurs des textes; admirez l'œuvre qui ont créé les illustrations admirables que vous trouvez, sous forme de timbres, dans les chocolats

NESTLÉ PETER CAILLER KOHLER

MERVEILLES DU MONDE • Volume V

TIMBRES N.P.C.K., VEVEY • Bulletin de commande pour exemplaire à fr. 1.— le volume.

Nom:

Rue et N°:

Localité:

Prénom:

Canton:

Vous pouvez 1° ou verser le montant au compte de chèques postaux Il b 84 Vevey en envoyant le présent bulletin comme imprimé à 5 ct. ou 2° le payer en timbres-poste accompagnés du présent bulletin dans une enveloppe fermée, affranchie à 20 ct.

C'est le début des beaux albums NPCK que l'on retrouvera un jour dans toutes les brocantes. Ils valent plus que la peine d'être collectionnés.

La collection cependant pose plusieurs problèmes. Il faudrait une première vie pour s'ouvrir à la culture de manière très large afin de saisir l'ampleur de ce qu'il y aurait à faire dans ce domaine.

Une seconde pour collectionner, avec quel argent, je vous le demande.

Et une troisième pour jouir de tout cela avant d'en trouver une destination finale possible.

Mais c'est là, réflexion faite, oublier qu'il y a des bibliothèques chargées de cette conservation !



Une ville flottante se vide

(International Graphic, Londres)

Les transatlantiques modernes sont si vastes, que leur équipage se chiffre par centaines de personnes et leurs passagers par milliers. Les provisions de bouche sont en proportion. Mais avant que ces majestueux navires fendent l'océan, tout un peuple de spécialistes, d'artisans et d'ouvriers a fourni, des années durant, un labeur prodigieux pour édifier ces cités flottantes. — Notre photographie est éloquent sous ce rapport : elle montre l'heure de la sortie du travail des 2000 hommes employés à la construction du *Mauretania*, à Liverpool

Cette image concerne sans doute 1938 où le *Mauretania* fut lancé. Dès le début de la guerre il servira de transport de troupes. Puis il retrouvera son rôle de service voyageur avant d'être démoli en 1965.

55 cts - No 16
XIX^{ème} année

20 avril 1939
Parait le jeudi

L'Illustré

L'ILLUSTRÉ S.A.
27, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL:
Imprimerie Ringier & Cie S. A., Zollikon



„Il ne doit pas y avoir de guerre!“

Devant la tournure angoissante prise par la situation en Europe, le président des Etats-Unis s'est de nouveau senti moralement tenu de faire entendre au monde la grande voix de son pays. Il l'a fait sous forme d'un télégramme adressé à Hitler et à Mussolini. Dans ce message, l'homme du nouveau monde met les deux dictateurs au pied du mur : « Pour parler net, le moment approche où cette situation devra se terminer par la catastrophe, à moins qu'un moyen plus rationnel de conduire les événements ne soit trouvé. Vous avez affirmé à de nombreuses reprises que ni vous ni votre peuple ne désirez la guerre. Si cela est vrai, il ne doit pas y avoir de guerre ! » Et Roosevelt d'énumérer des moyens pratiques : assurance formelle de la part de l'Allemagne et de l'Italie de respecter l'intégrité des autres pays (indiqués nommément) durant une période de dix ans au moins et convo-

cation d'une conférence pour « un allègement progressif de l'écrasant fardeau des armements » et le retour à « une vie économique paisible ». — M. Roosevelt suggère encore — mais sans la participation de son pays — une conférence où seraient abordées des questions d'ordre politique. Il termine son pathétique appel en soulignant la responsabilité des conducteurs de peuples : « Les chefs des grands gouvernements sont, à cette heure, littéralement responsables du sort de l'humanité durant les années à venir. Ils ne peuvent pas être sourds à la prière de leurs peuples qui demandent à être protégés contre le chaos, possible à prévoir, de la guerre. » Le sens du message de M. Roosevelt est d'une importance capitale pour le sort de notre pauvre monde. Puisse cet appel n'avoir pas été lancé en vain, car il n'y a plus une minute à perdre pour redresser la situation !

Avec les fous qu'il avait en face de lui, Roosevelt ne devait pas trop croire à son discours de paix !

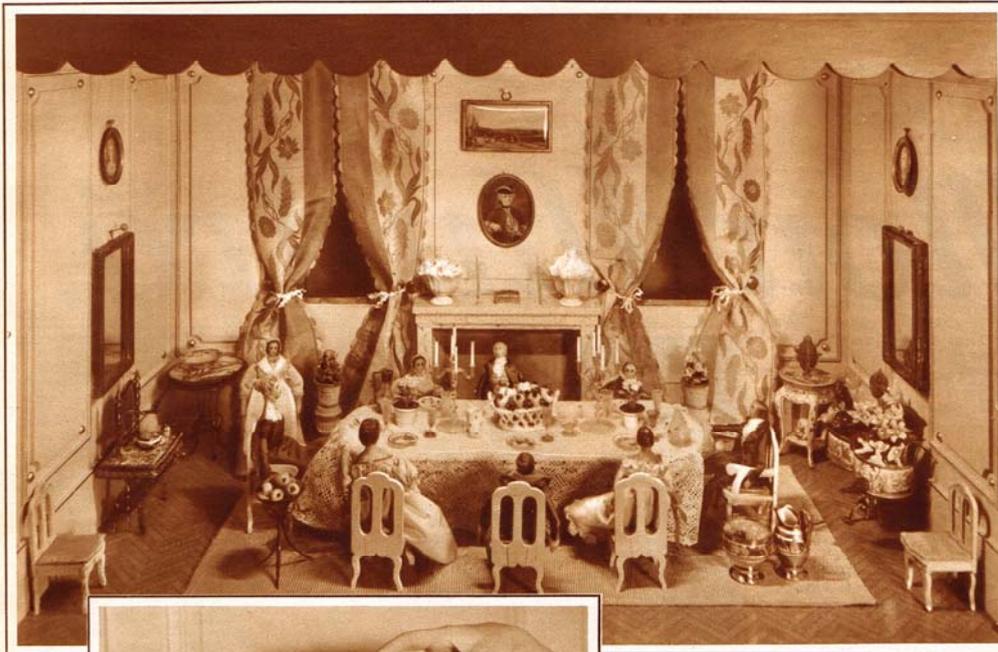
UN BRIN DE TOILETTE... AVANT L'ARRIVÉE DES TOURISTES

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

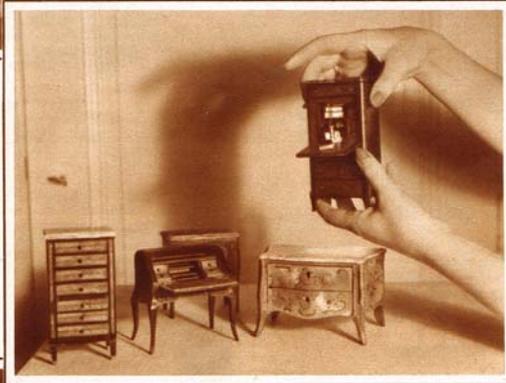
(Composition inédite de Minouvis)



Minouvis était un champion du dessin et de la fantaisie. Il se rapproche quelque peu de Calvo, dessinateur français, les deux adorant ces grandes fresques où ils font passer toute leur imagination. Mis à part ses œuvres, Minouvis nous est parfaitement inconnu.



Salle de fête 1830.



Maison

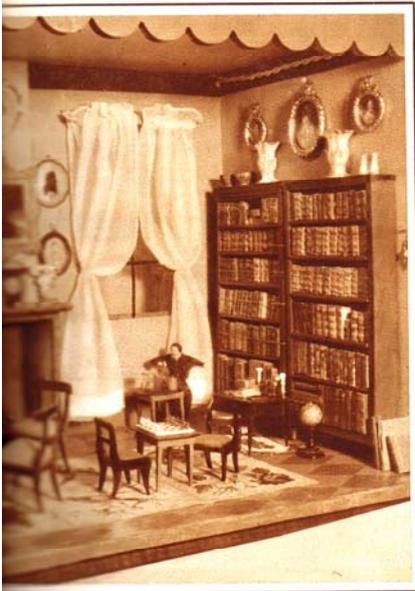
Quel plus charmant passe-temps pour qui en a les loisirs et le goût que d'aménager des chambres de poupées ! Ce passe-temps et ce goût semblent incompatibles avec les modes modernes, mais ils sont d'origine glaise, du moins les cultive-t-on beaucoup en Angleterre. Et chacun sait que l'Angleterre est le pays des traditions tenaces. La reine ne possède-t-elle pas à Windsor des chambres de poupées magnifiques, qui passent pour les plus belles du genre ? Pour ma part, j'ai trouvé cela charmant. Combien d'autres, de leur côté, construisent des miniatures de fer ou des avions minuscules.

A Lausanne, nous avons découvert les chambres de poupées de Mme Béatrice Mermod. Elles sont ravissantes et d'un goût parfait. Imaginez des caisses en bois, ouvertes sur un côté latéral, mesurant 80 à 100 cm de long sur 60 de large, environ. Ces caisses sont aménagées en chambres, salons, chambres à coucher et cuisines. Cela veut dire que Mme Béatrice Mermod confectionne des rideaux pour les fenêtres, des tapis et des nappes pour les tables. Elle achète surtout tous les objets nécessaires pour les garnir : meubles, ustensiles divers, tableaux, souvent rares et précieux. On trouve chez les antiquaires — à Paris, principalement — car ces objets pour la plupart datent du commencement du XIXe siècle et même du XVIIIe. Mme Mermod possède, par exemple, une « salle de 1830 ». On y voit huit personnes et des petites poupées de 12 cm, environ, confectionnées et habillées par une amie de Mme Mermod — assises autour d'une grande table, somptueuse

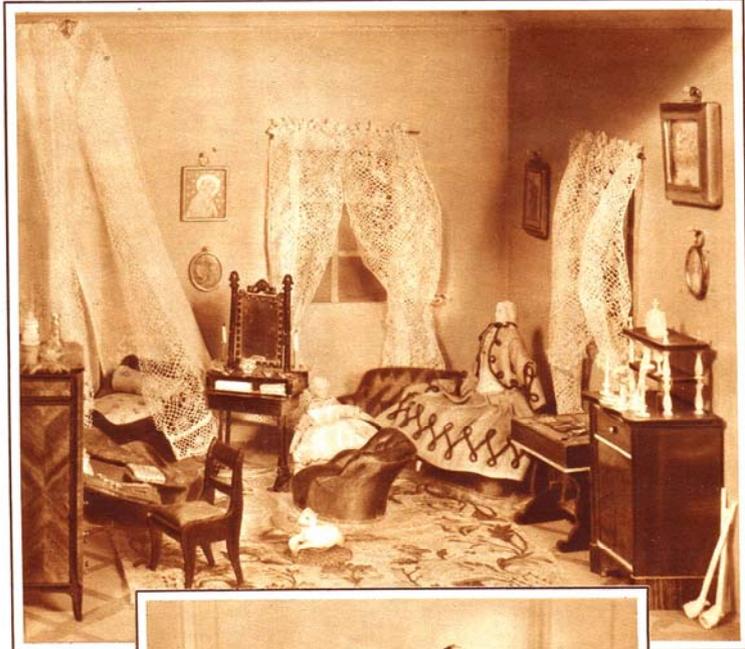


Cuisine alsacienne. — La petite photo en haut à gauche, donne une idée des proportions lilliputiennes des maisons de poupées de Mme Mermod.

Comment on pouvait encore voir un intérieur à l'époque.



Salon 1880.



Bedroom
(chambre à coucher anglaise).



A gauche :
Carrosse.

de poupées

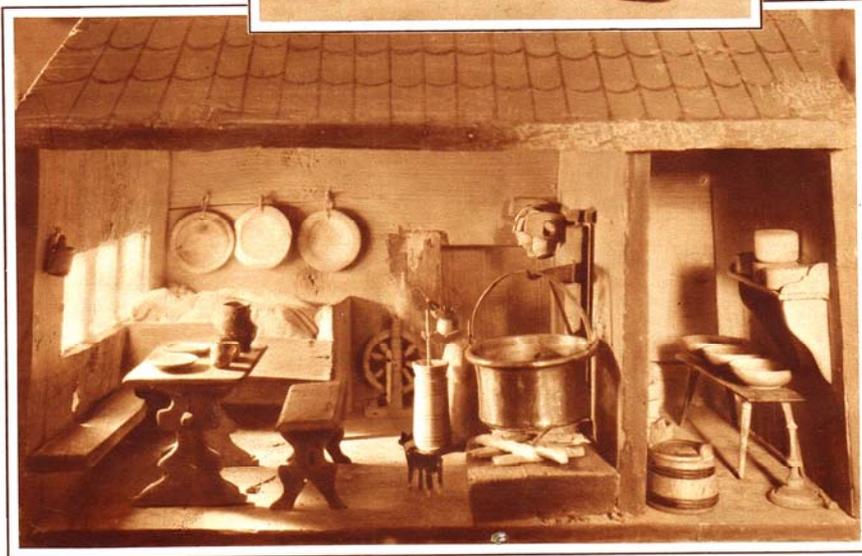
... Tout le service est soigneusement choisi et proportionné. Dans la pièce, on remarque une jardinière avec des fleurs en opaline, une table à écrire avec marqueterie en émail, une console et, contre les murs, des tableaux peints sur émail.

Le « Salon 1880 » (Living-room) avec ses deux personnages, debout à gauche, présente au premier plan une table avec un jeu d'échecs miniature, une table ronde en tôle peinte jaune, et des tabourets miniature authentiques. On remarque aussi la cheminée, surmontée d'une pendule et d'un miroir. Contre la paroi de droite se trouve une bibliothèque avec une centaine de livres miniatures (2,5 cm. environ) avec texte imprimé, en français ou en anglais, et des gravures. Quelques-uns de ces livres sont même protégés par un étui.

Les deux pièces anglaises Morning-room and Bedroom sont également remarquables : étagères de livres, table avec ses accessoires. Poupées miniatures en porcelaine et fort jolies. Il y a aussi le « Petit salon chinois » aux murs garnis de miniatures poupées chinoises, sur des étagères. Au plafond est suspendu un lustre de verre. Sur une table, deux pigeons de Saxe. Au milieu de la pièce, quatre fauteuils Louis XV authentiques.

Il convient de remarquer encore la « Cuisine », les personnages associés, avec ses innombrables miniatures, et la « Chambre de chalet suisse », que Mme Martinet a trouvée à Montreux, avec sa table recouverte en cuivre sur l'âtre, son lit en bois, le couvert, la baratte à beurre et tous les accessoires en bois. Les photos qui accompagnent cet article nous dispensent d'entrer dans les détails. Comme on vient de s'en rendre compte, le montage des chambres de poupées, pour en faire un passe-temps et un goût charmant, est un travail qui demande mille soins ingénieux et un grand talent.

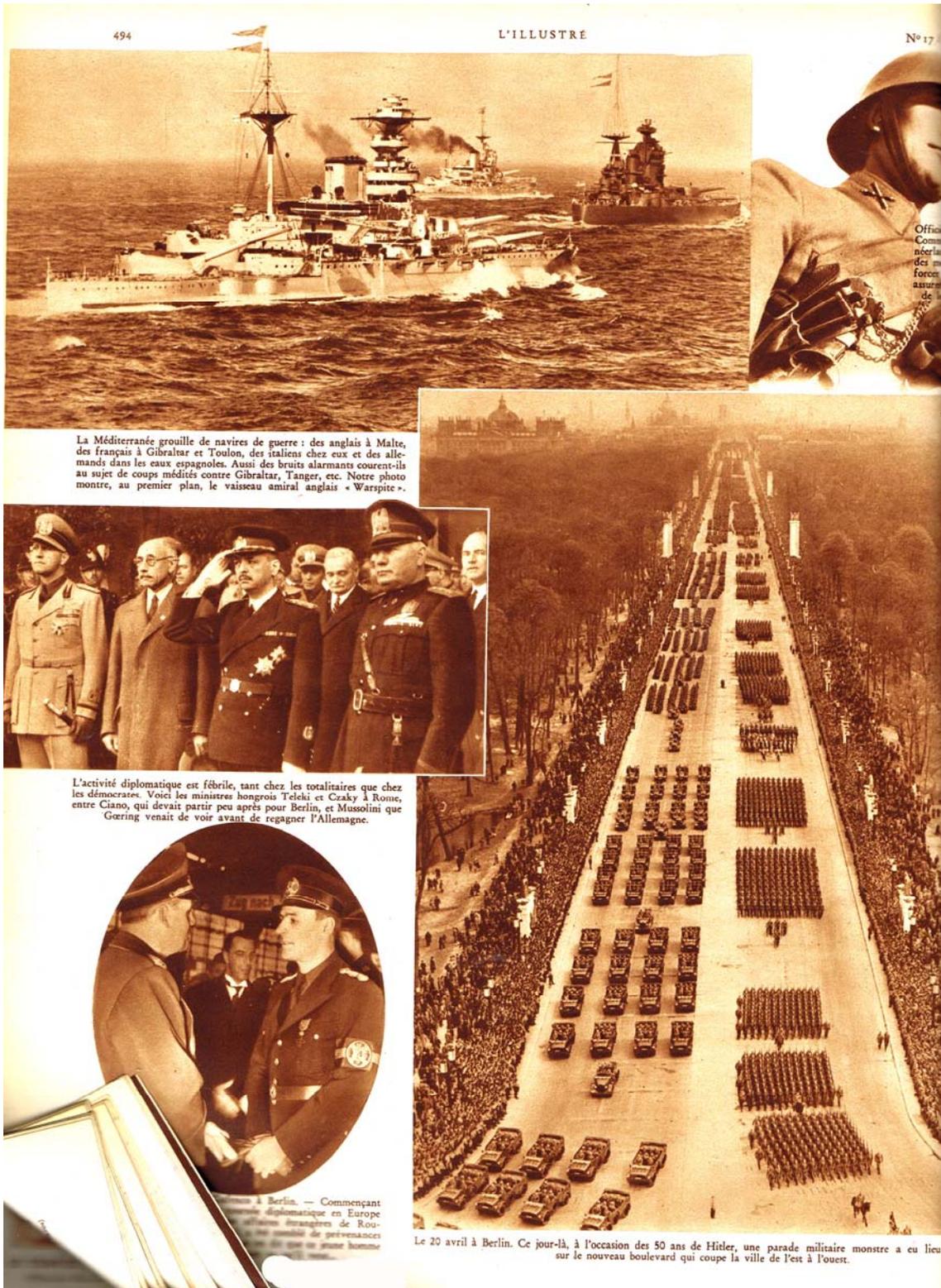
Edouard MARTINET.



Chalet suisse.

(Photos de Jongh, Lausanne)

On n'a pas oublié le coin chalet...



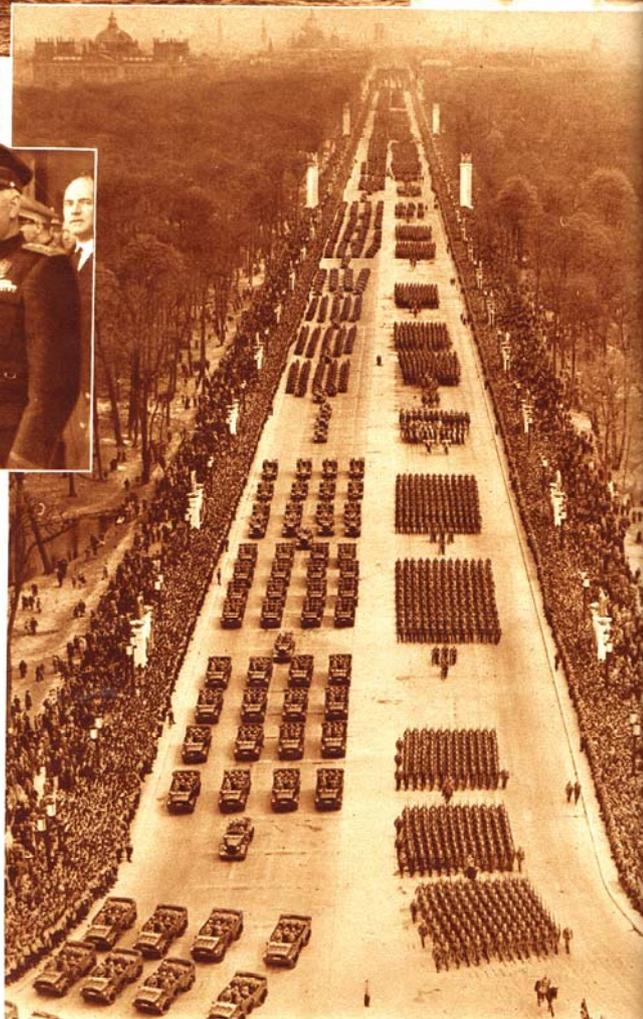
La Méditerranée grouille de navires de guerre : des anglais à Malte, des français à Gibraltar et Toulon, des italiens chez eux et des allemands dans les eaux espagnoles. Aussi des bruits alarmants courent-ils au sujet de coups médités contre Gibraltar, Tanger, etc. Notre photo montre, au premier plan, le vaisseau amiral anglais « Warspite ».



Officier
Commandant
des
Forces
armées
de terre



L'activité diplomatique est fébrile, tant chez les totalitaires que chez les démocrates. Voici les ministres hongrois Teleki et Czaky à Rome, entre Ciano, qui devait partir peu après pour Berlin, et Mussolini que Goering venait de voir avant de regagner l'Allemagne.



Le 20 avril à Berlin. Ce jour-là, à l'occasion des 50 ans de Hitler, une parade militaire montre à eu lieu sur le nouveau boulevard qui coupe la ville de l'est à l'ouest.



à Berlin. — Commencant
diplomatique en Europe
de Rou-
de prévenances
de grand homme

Hitler né le 20 avril 1889, fête son anniversaire le 20 avril 1939. Là où le culte de soi-même et d'une nation touche à la plus parfaite folie. Folie mais génie de pouvoir tirer une population entière vers un désastre assuré. Manifestation sidérante.

55 cts - No 18
55ème année

4 mai 1939
Paraît le Jeudi

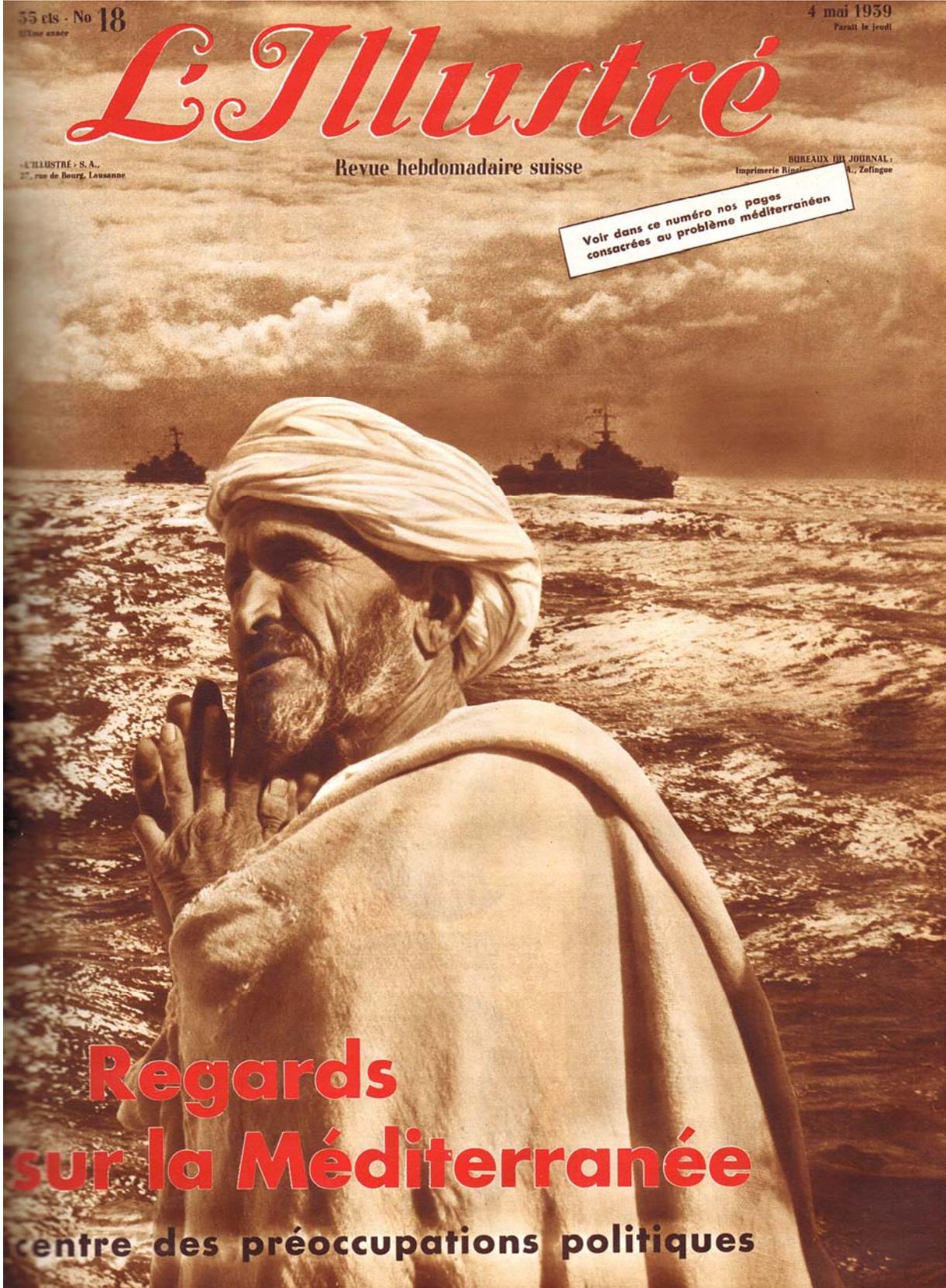
L'Illustré

L'ILLUSTRÉ, S.A.,
27, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL:
Imprimerie Binard, A. Zofingue

Voir dans ce numéro nos pages
consacrées au problème méditerranéen



Regards sur la Méditerranée

centre des préoccupations politiques

Sauf erreur premier usage de la couleur pour l'Illustré.

35 cts - No 19

11 mai 1939
Paraît le jeudi

L'Illustré

Revue hebdomadaire suisse

BUREAU DU JOURNAL
H. Rieger & Cie S. A., Zoug



A L'EXPOSITION NATIONALE

L'événement tant attendu est un fait accompli: L'EXPO de Zurich a ouvert ses portes à l'heure prévue. Cependant, les obstacles n'ont pas manqué: tension internationale continue, hiver prolongé, difficultés de toutes sortes. Mais la persévérance tranquille des organisateurs ne s'est laissé arrêter par rien. Aujourd'hui, le peuple suisse contemple avec une légitime fierté cette brillante, mais véridique image de sa vie. Les trompettes qui annoncèrent cette pacifique victoire ont suscité un écho profond dans tous les coeurs, écho que le président de la Confédération, M. Ph. Etter (à droite, devant le micro) a éloquentement rendu dans son discours d'ouverture. Et maintenant, tous à Zurich!

(Photos Steinhilber et Jock)

Exposition nationale à Zürich ouverte du 6 mai au 29 octobre 1939.

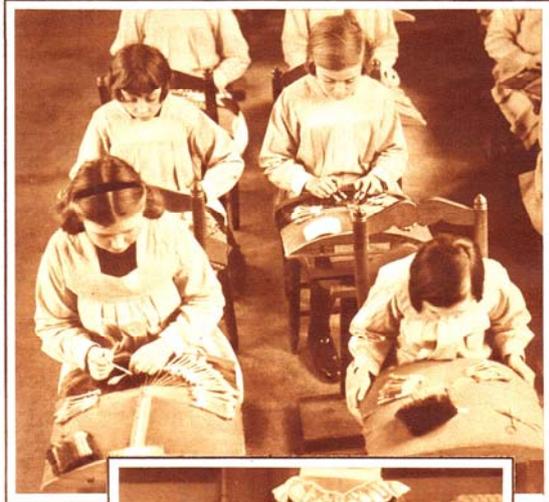


La famille Meylan du Séchey se rend à Zürich, avec leur fils Raoul sensé prendre des photos. Les tenues sont classées.

Pour la Jeunesse
Mon Illustré



L'Ecole dentellière de Bailleul, en France.

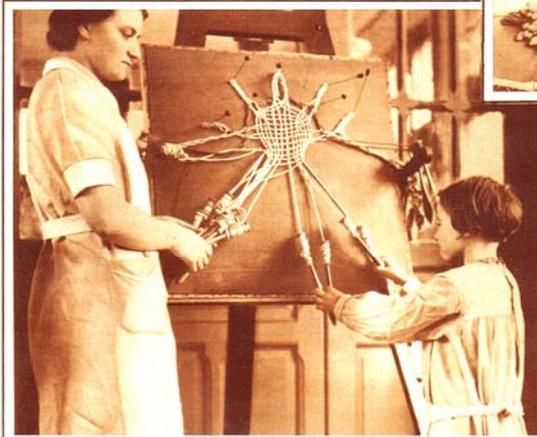


DENTELLIÈRES

Assez délaissée durant un certain temps, la dentelle de nos grand'mères est revenue aujourd'hui à la mode. Ce délicat travail féminin exige des mains exercées et habiles que jamais encore la machine n'a réussi à remplacer exactement. Aussi les fillettes doivent-elles y être formées dès leur plus jeune âge, et il est surprenant de voir avec quelle application des débutantes de quatre ans apprennent leur métier !

Nos photographies ont été prises à l'Ecole professionnelle dentellière de Bailleul dans le Nord de la France, le seul établissement de ce genre qui existe chez nos voisins de l'ouest (la Belgique possède également une unique école de dentellières, à Bruges).

Cette institution comprend aujourd'hui cent élèves, chiffre auquel est limité le nombre des admissions. Sous l'autorité d'une directrice belge, Mlle Comeyne, les plus habiles élèves, qualifiées de monitrices, sont chargées de l'éducation des plus petites auxquelles elles enseignent, sur des tableaux noirs où les fils sont indiqués par



L'art de prendre les fuseaux est délicat, aussi les élèves y sont-elles initiées de bonne heure. (Photos NYT, Paris)



Le travail aux fuseaux.

des crayons de diverses couleurs, les éléments de ce travail. Elles les initient chaque jour à des dessins plus compliqués. Les jeunes enfants prennent modèle sur leurs aînées, et toutes s'appliquent avec ardeur à confectionner des dentelles dont il leur est fait cadeau pour leur futur trousseau. Ce sont ces monitrices qui, plus tard, deviendront des maîtresses dentellières dans les diverses communes de la région.

Le succès de l'Ecole tient tout simplement à ce que ses travaux se distinguent par leur solidité, leur souplesse, leur originalité aussi, chaque ouvrière pouvant y apporter quelque chose de son individualité. Cette Ecole a envoyé à New-York, pour l'Exposition universelle, divers travaux, entr'autres un drap auquel une ouvrière a travaillé durant quatorze mois !

Une innovation qui ne tiendra pas le coup. Chose particulière, ce cahier jeunesse ne change presque en rien du contenu ordinaire.

La vocation de la misère

NOUVELLE INÉDITE DE L'ÉCRIVAIN VALAISAN
MAURICE ZERMATTEN

— Non, non, et non !

Comme sa fille se taisait toujours, Pierre Dussex écouta sa violence décroître dans la chambre basse dont les vitres cessèrent de trembler. Il fit quelques fois encore le tour de la table, la tête pendante sur la poitrine, les deux mains sur le dos. L'étreinte des doigts se desserra, autour du poignet gauche, ses bras tombèrent le long de ses hanches. Il s'arrêta.

Le jour s'effaçait, dans la pièce. Derrière les rideaux, la lumière grise se ternissait de nuit. L'angélus tinta, grêle, au clocher de la chapelle. Les autres soirs, à ce signe, on allumait la lampe.

Il ne put s'empêcher de regarder Marguerite. Dès le début de cette terrible scène, emporté par la colère, a-t-il vraiment pensé à elle ? N'est-ce pas plutôt à lui-même qu'il s'adressa constamment ? N'est-ce pas pour se guérir de cette maladie qui comprime son cœur dans sa poitrine qu'il éclata, pareil à un bloc de granit que les mineurs ont rempli d'explosifs ? Maintenant qu'il était soulagé, Marguerite reprenait place dans la chambre. Mais, comme elle était petite !

Prostrée dans le coin de la pièce, penchée en avant, la tête dans ses mains, les coudes sur les genoux, pliée en deux, comme rompue, elle ne remuait pas plus qu'une morte. Dans la pénombre, sa respiration n'était plus perceptible. Elle se détachait faiblement sur le fond noir de la paroi, misérable. Il craignit de l'avoir blessée jusqu'au sang.

Cependant, il ne devait laisser paraître de la faiblesse. Le mieux était de reprendre son raisonnement d'une voix calmée, mais ferme. Peut-être parlerait-elle, se défendrait-elle ? Car, à ce mutisme, il eût préféré les pires emportements.

Il s'arrêta devant la fenêtre, hésitant à rouvrir la bouche. Tout ce qui l'oppressait, il l'a jeté comme des cailloux sur cette fille insensée. Elle n'a pas poussé une plainte, pas un soupir. Elle s'assit dans ce coin, entrant, la tête tournée vers l'ombre. Et son buste s'est seulement incliné sous le poids des reproches.

— Ecoute...

Il suivit sa propre voix, un instant, afin de s'assurer qu'elle n'était plus blessante. Mais non. Il écarta des lèvres quelques poils de sa moustache, afin d'éclaircir encore ses propos, continua.

— ...J'ai eu tort de me fâcher. Il faut cependant nous comprendre, ta mère et moi. Nous n'avons que toi, au monde. C'est pour toi que nous avons travaillé, toute notre vie, l'un et l'autre. Tu es riche, tu le sais bien. Nous t'avons mise au pensionnat, comme on fait en plaine. Tu peux, ici, choisir le plus beau parti de la commune. Est-ce que je ne dis pas la vérité ?

Il espéra un geste, une parole peut-être, s'arrêtant de marcher, penché légèrement vers elle. Mais ses mots conciliants ne paraissaient pas avoir plus d'emprise sur elle que la colère. Il regretta son attendrissement, jura.

— Ingrate !

Puis il appela la mère.

Une petite personne fluette entra. Elle avait dû suivre toute la scène, l'oreille collée à la serrure. On ne distinguait pas son visage exactement et les larmes n'y paraissaient plus. Mais de tout ce corps qui ne voulait tenir aucune place dans la pénombre émanait une détresse obscure.

Tout à l'heure, l'homme lui avait ordonné de sortir. Il voulait être seul à parler à sa fille, la mère s'interposant presque toujours et gâtant tout. Elle n'avait pu qu'obéir. Mais Pierre se trouvant impuissant devant le silence de Marguerite, il la rappelait afin qu'elle intervint comme une sorte de juge.

Elle marcha tout droit vers la fille, mais sans hâte, avec une gravité religieuse. Dans le fond de son cœur, elle donnait raison à son mari. Mais comment pouvait-il traiter la petite de la sorte, prononcer des mots si durs ? Lui, la regardait traverser la pièce avec une curiosité qui se dépoillait de passion.

— Marguerite ! supplia-t-elle...

Marguerite ne broncha pas. Elle eût été de bois qu'elle ne fût pas demeurée plus parfaitement immo-

bile. Alors, la mère l'entoura de ses bras, essaya de relever la tête penchée en répétant !

— Marguerite, Marguerite...

Le père hésitait. L'indignation montait en lui, devant cet entêtement irrespectueux ; mais la crainte de l'avoir trop maltraitée, tantôt, le retenait. Trop maltraitée ? Pouvait-il admettre que sa fille se jetât ainsi dans la plus stupide des aventures ? Non, non et non, encore une fois.

La mère, maintenant à genoux, suppliait :

— Pour moi, Marguerite, pour moi...

Alors, brusquement, la jeune fille se leva, courut presque jusqu'à la porte, qu'elle fit claquer derrière elle. La mère affaissée éclatait en sanglots, le visage à terre. La nuit s'épaississait.

Ceux qui la rencontraient ne trouvaient pas le temps de la reconnaître, dans le crépuscule. Une ombre surgissait sur le chemin, croissait, prenait des formes humaines, et voilà que c'était une femme. Déjà, il fallait se retourner pour l'apercevoir. Était-on bien sûr qu'elle ne volait pas, à ras de terre, tant elle ressemblait à ces esprits dont les grand'mères évoquaient l'agilité surprenante. Cette pensée ne naissait pas tout de suite dans la tête des paysans qui rentraient du travail. Mais, après un instant de réflexion, ils convenaient que cette présence n'était pas naturelle, et, le nom de Marguerite ayant été prononcé, ils imaginèrent qu'elle venait de mourir,

bien qu'on ne la sût pas malade, et qu'elle gagnait ainsi l'endroit désigné pour sa pénitence.

Cet endroit devait être, apparemment, le petit plateau de Sauvannes, perdu dans la solitude du fond de la vallée, un peu au-dessus de la rivière, cependant, porté qu'il était par une paroi de rocher. Là vivait, seul, Daniel Pannatier, dans sa petite maison de bois. Quant à eux, ils y possédaient bien quelques parcelles de prairies et des parts de granges éparées. Mais ils n'y demeuraient jamais et même, quand ils descendaient pour les foins, s'y trouvaient mal à l'aise dans un perpétuel bruit de rivière qui les assourdissait tandis que le silence des bois proches et des rocs pesait sur eux, les livrant à des réflexions attristées.

C'est que le regard ne peut se poser sur nulle présence humaine, là-bas. De tous les côtés, des forêts et de la pierre ; au-dessus de soi, seulement, le couvercle ovale du ciel, posé avec exactitude sur la montagne dont on n'apercevait pas les cimes d'ailleurs, mais seulement les parois noires et bleues des forêts.

Certes, on sait très bien que plus haut, dans les haltes de pentes, à une heure, à deux heures, sur des côtes, dans des vallons, ou juchés sur les collines se trouvent les villages. Mais on ne les voit pas, on ne les entend pas et Sau-



Jeune Valaisanne

(Photo Kettel, Genève)

vânes est comme une aire de rapace qui ne pourrait convenir qu'à cet oiseau solitaire qu'est Daniel Pan-natier.

Lui-même, d'ailleurs, s'y ennue tellement, sans le dire, sans s'en rendre compte, que les dimanches, quand il monte pour la messe, il ne parvient plus à s'arracher à la douceur de vivre parmi les hommes. On le trouve à la pinte dès la fin des offices, toute la journée, le soir encore, et l'auberge fermée, il obtient toujours d'un ami qu'il lui ouvre sa cave. Ah ! Comment ne s'est-il pas tué en redescendant, au milieu de la nuit vers sa maison ? Cent fois il a dû frôler la mort, en contournant surtout le gros rocher qui barre le chemin, à l'entrée de la forêt. D'autant plus qu'il ne part jamais seul, comme on dit, et cela signifie que la tête ne conduit plus très bien le corps, le corps zigzaguant sur le chemin, et la tête parlant à d'invisibles compagnons, au milieu de la nuit déserte.

— Un saoulon !

Un peu de clarté entrain, peu à peu, dans l'esprit des paysans, sur le chemin qui les ramenait au village. Non, d'abord, ils ne pouvaient croire que leurs suppositions eussent un fond de réalité. Cela ne serait pas possible, non, non ! Mais enfin, si c'était bien elle, où pouvait-elle courir à pareille heure ? Où, sinon vers Daniel et, alors, tout ce que l'on racontait au village serait donc vrai.

Ce que l'on racontait au village ? Non, vraiment, nul ne voulait le croire. Elle aura eu besoin d'un service, voilà tout, disait-on.

— Mais, au temps des foins, à Sauvânes, on l'a vue sortir de chez lui deux fois, trois fois... Justement, elle vint emprunter un outil puis elle revint pour le rendre... Les mauvaises langues prétendaient le contraire. Vous verrez, vous verrez... Quand il monte, ils se donnent des rendez-vous. On les a vus. Et puis, regardez, il ne va presque plus à la pinte... Mais alors, c'est qu'elle serait bien folle, tout de même...

Dans leurs pensées, ils voyaient tour à tour Daniel, grand, avec une moustache noire, l'air sombre, violent sous sa casquette posée sur l'oreille et personne n'osait le contredire quand il avait bu un verre

— puis Marguerite, douce, blonde, plutôt fragile, avec des mains trop blanches pour une paysanne. Ni les uns ni les autres ne pouvaient confondre en une seule les deux images faites pour s'opposer.

Ils avançaient péniblement, tout retournés par leurs pensées. Ce passage d'une femme sur le chemin de la nuit, si pressée qu'elle semblait courir à quelque catastrophe, les bouleversait. S'ils avaient croisé le squelette armé de la faux, ils n'eussent pas été plus sombres en posant leurs outils dans le corridor de la cuisine. Pourtant, est-ce que cela les concernait ? Quelles raisons possédaient-ils de croire à un malheur ? Fallait-il s'attrister parce qu'une jeune fille en âge de se marier rejoignait son ami, ce soir ? Ces choses ne regardent personne en dehors des intéressés.

Ils étaient une dizaine à raisonner de la sorte, devant leurs plats de pomme de terre et leurs tasses de café au lait. Bien sûr, ce serait dommage. Une fille qui peut choisir qui elle voudrait, qui pourrait épouser le menuisier ou le régent... Mais, après tout, qu'est-ce que cela nous fait ?

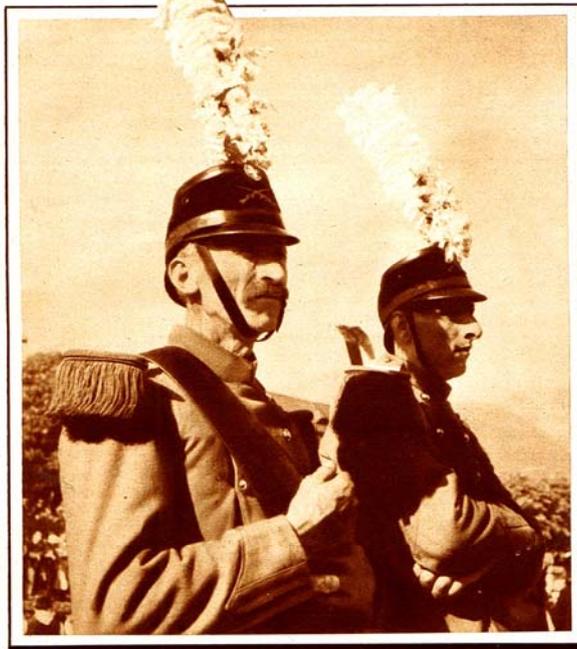
Dans la fumée des pipes, les pensées noires se dissipèrent. Après tout, Pierre Dussex tirait un peu trop d'orgueil de sa fille. Il ne recevait que la récompense de sa vanité. L'a-t-il assez gâtée ! Ma Marguerite ici, ma Marguerite là ! quelle autre jeune fille comptait quand Pierre Dussex parlait de la sienne ? Maintenant...

Il n'y avait plus de regret, dans la fumée qui brouillait le visage des paysans. Mais seulement une grande fatigue qui les couchait enfin, raides de som-

meil, sur des grands lits surélevés qui touchaient à des parois placardées de pieuses images. Marguerite... Daniel... épelait quelqu'un, dans un demi-sommeil qui l'emportait, Marguerite... Daniel, le loup et l'agneau... Des souvenirs d'enfance se mêlaient aux images quotidiennes. Sa pipe tomba. La lumière s'éteignit.

Elle n'osait pas heurter la porte.

Deux fois, elle venait de faire le tour du chalet, sur la pointe des pieds, épiant les bruits de l'ombre. Mais rien ne répondait à sa recherche. Elle émergeait, peu à peu, de ces terres brûlantes où elle vivait



Jour de Fête-Dieu à Visperterminen

(Photo Kettel, Genève)

depuis quelques heures. Cette explosion d'énergie qui l'a jetée sur la route de son destin, à la naissance de la nuit, donnait à son cœur une légèreté d'aile. Pendant tout le temps qu'a duré sa course, du village jusqu'ici, elle ne sentit ni son corps, ni son âme. Emportée, soulevée par une force extérieure à elle-même, roulée sur la pente comme une pierre, la réalité s'abolissait autour d'elle. Nul obstacle n'aurait pu la retenir, ni les torrents de la montagne ligués pour lui barrer le passage en fleuve grondant, ni les arbres dérobant le sentier sous les mailles de leurs branchages. Maintenant, cette porte fermée qu'un seul geste de sa main eût fait ouvrir, brisait son élan.

Appeler, frapper : quoi de plus simple ? Elle entendrait tout aussitôt les mouvements de Daniel, dans la chambre. Sa voix d'homme lui répondrait, avant même que les fenêtres grincent sur leurs gonds. Elle ne le pouvait. Cette merveilleuse force qui l'avait portée semblait lui avoir été retirée au seuil de son but. Elle s'accota contre la paroi.

Sans doute, elle ne pouvait contester que le père eût raison. Tout ce qu'on lui répétait depuis des mois, qu'on venait de hurler à ses oreilles, avait les apparences de la vérité. Mais que savaient-ils, eux ? Derrière ces apparences, précisément, Daniel cachait une âme que nul, elle exceptée, ne pouvait deviner et comprendre. Qu'il bût trop, jadis, elle ne l'ignorait pas. Qu'il fût violent, brutal : cent témoins l'attestaient. Mais ne voient-ils pas qu'une présence de femme le rendra doux et sobre ? Il n'est tel que parce qu'il fut abandonné, incompris, seul au milieu des

bois et du chant des eaux. Mais voilà, je suis venue...

Et puis, non, il faut bien se parler avec franchise, il n'y a pas que cet espoir d'apporter à un homme ce dont il fut toujours privé, la tendresse. Il lui arrivera de boire, de nouveau, peut-on se le cacher à soi-même ? Il lui arrivera d'éclater de colère et peut-être de faire ce que le père disait... Qui viendra à ton secours ? Nul n'entendra tes cris. Mais je ne crierais pas, je ne pleurerai pas. Peut-être, à ces moments-là même, je serai heureuse.

Oui, que savaient-ils ? Leur vie leur suffit. Travailler, rentrer les récoltes, vendre des bêtes, gagner un peu d'argent : ils n'éprouvent pas d'autres besoins.

Quand la vendange a été bonne, ils sont satisfaits d'eux-mêmes et contents de vivre. Mais, s'ils sont malades, s'ils subissent quelque contrariété, ils se lamentent, pareils à des enfants à qui on refuse un jouet. Eh bien ! Non, non, et non, comme disait le père, tantôt. Je ne suis pas créée pour cette vie étroite, médiocre. J'ai besoin de souffrir.

Elle s'exprima cette vocation de la douleur avec une lucidité qu'elle n'avait jamais possédée. Soudain, toute sa vie s'éclairait. Gâtée, pouponnée comme un enfant, hier encore, par un père et une mère aveuglés d'amour, ressentit-elle jamais du plaisir à recevoir des cadeaux, à étrenner une robe neuve, à prendre part à quelque fête ? Du plus loin qu'elle se souvienne, les divertissements lui ont fait horreur. Les jours de réjouissances, quand on danse sur la place du village, c'est au plus profond des bois qu'elle voudrait enfouir une tristesse dont les causes, jusqu'à ce soir, lui échappaient.

En revanche, combien de fois n'a-t-elle pas envié les pauvres, les malades, les infirmes ? Un jour qu'elle confiait ses aspirations bizarres au curé, le curé lui conseilla de ne pas tenter Dieu. « Il sait mieux que nous-mêmes ce qui nous est utile ; il connaît la force de nos épaules. Il faut s'en remettre à lui du soin de nous envoyer la souffrance. » Elle avait pensé qu'il ne la comprenait pas.

Voilà pourquoi Daniel, dès leur première rencontre, avait pris dans sa vie une place immense. Elle revoit l'après-midi de juillet, lourde comme du plomb sur ces terres sèches, où elle frappa à cette même porte. Elle connaissait Daniel à peine, pour l'avoir vu à la messe, par hasard. Le père l'envoyait emprunter une faux. Le jeune homme la priant d'entrer, elle s'était trouvée devant un tel désordre que d'abord, elle avait failli pouffer de rire. Mais tout aussitôt lui apparut la misère d'une existence d'homme abandonné à sa solitude. Depuis lors, tout ce qu'elle apprit de lui ne put que la décider...

Va-t-elle frapper ou vaut-il mieux appeler ? La rivière envoyait jusqu'à elle ses lamentations infinies. On ne pouvait imaginer une solitude plus dense, sous cette musique désolée. D'abord silencieuse, la nature maintenant, respirait.

Les rochers noirs prenaient des formes humaines et les buissons commençaient à ressembler à des femmes immobiles, des sorcières menaçantes. Mille voix, mille présences se révélaient au milieu de la nuit. Marguerite se redressa, frissonna, appela :

— Daniel !...

Puis :

— Daniel !

La nuit berça de frères échos.

Trois ans plus tard.

Le dimanche tombait vers sa nuit.

Une dernière fois, Marguerite s'encadra devant la porte du chalet, renversa légèrement la tête pour scruter la pente boisée dont les arbres laissaient pendre, à l'extrémité de leurs branches, les feuilles naissantes de l'ombre. Les espaces vides, entre les

bouleaux et les vernes, se comblaient d'une végétation violette qui ressemblait à de la laine finement cardée. Aussi, le chemin s'effaçait-il presque complètement. Le regard de la femme s'obstina. Peu à peu, il décela, entre les troncs, le linéament du sentier que son cœur angoissé, le jour entier, surveilla. Tout à l'heure encore, occupés à ce même guet, ses prunelles distinguaient mal le monde à cause de cet écran de larmes qui flottait comme une nuée spongieuse d'automne devant elles. Ses yeux secs, maintenant, perçaient l'obscurité montante avec la même incisive attention que ses oreilles qui tentaient de surprendre le frôlement lointain des semelles sur les pierres. Un silence désert répondit seul à cette quête de tous les sens frémissants. La nuit répandait ses moissons de solitude, à pleines gerbes, et bientôt la maisonnette de bois s'effaçait dans la poussière bleue des épis. Pouvait-on appeler présence cet arrière-fond de musique où s'aiguïsaient, sous les premières étoiles, les mélodies blanches de la rivière? Une chauve-souris couda, à l'angle du chalet, rasa la tête de Marguerite. La paysanne sursauta, laissa retomber la main qu'elle tenait, en avant-toit, sur ses yeux.

— Tant pis ! dit-elle.
Pendant quelques secondes encore, elle demeura debout, confondue avec la paroi. Quelques fibres résistaient encore, elle ne savait pour quelle raison. N'a-t-elle pas soupesé toutes les raisons? Ne s'est-elle pas répété toutes les phrases les plus contraires à la détermination qu'elle vient de prendre?

— Je n'en peux plus, non...
Elle s'engouffra dans le trou noir de la porte ouverte.

S'il était venu, aujourd'hui, tout de suite après la messe, peut-être aurait-elle consenti d'accepter encore. Mais se souciait-il seulement de me trouver ici? Quand je l'ai menacé, quand je lui ai dit que je

partirai, il m'a répondu: « Va ! » Eh bien, je m'en vais, je m'en vais...

Elle étendit sur le plancher le large sarrau bleu qu'elle porte les jours de semaine, pour travailler aux champs; ayant ouvert les bahuts, l'armoire, la malle de sapin clair que le menuisier lui offrit, quand elle s'est mariée, elle fouilla, prestement, dans les objets qui lui appartiennent, dans son linge. Penchée, la lampe à la main, elle ne put s'empêcher de lire encore, au revers du couvercle de la malle: « A Marguerite Dussex, pour son mariage. Sois heureuse ! » Et la date. Trois ans seulement. Et la signature: « Louis ». Mon Dieu ! Mon Dieu !

Mais ce n'est pas le moment de s'attendrir. Tantôt, quand elle sera de retour chez les siens, elle laissera son cœur se répandre comme un flot. Maintenant, il s'agit de ne rien oublier d'essentiel et de partir. Que le menuisier l'ait aimée, autrefois, est-ce qu'elle possède encore le droit de se le rappeler? Je me suis trompé, trompée sur tout, sur la vie, sur Daniel, sur moi-même. J'ai voulu souffrir et je ne puis plus le vouloir. Mais silence !

Elle essaie d'emplier des draps de lit, des chemises, des mouchoirs, des robes, des caracos... Mais où mettre toutes ces pauvres richesses? Comment emporter tout son bien? Que n'est-elle dénuée comme une orpheline !

Vite encore ce tablier de soie, encore ce foulard... Le linge s'entasse, au milieu de la chambre où tremble la lumière de la lampe à pétrole. Parfois, elle s'arrête, brusquement, ravagée d'inquiétude, l'oreille aux aguets:

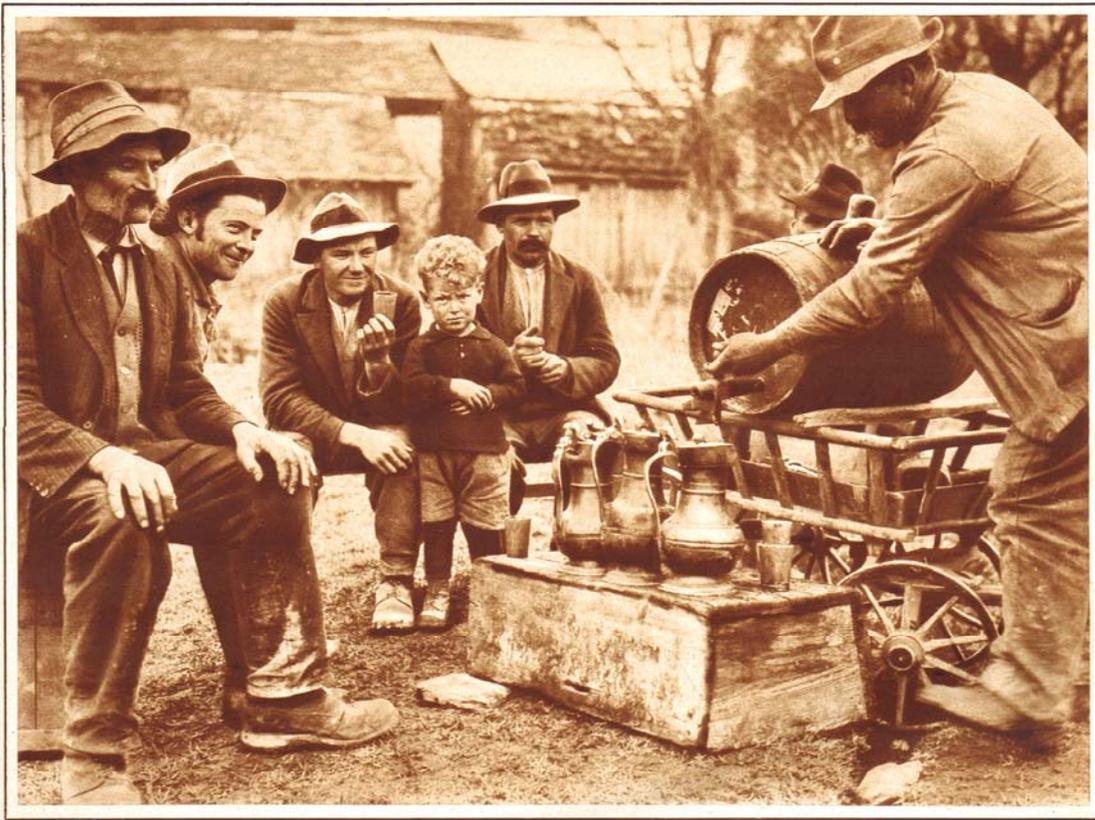
— S'il me surprenait, il me battrait !
Elle tente de nouer les coins du sarrau mais ne peut y parvenir. Il faut replacer dans l'armoire ces draps encombrants. Après tout, que comptent ces misérables pièces de toile? C'est bien autre chose

que je laisse dans cette maison, ma vie, ma vie brisée...

Un sanglot creva dans sa gorge, si subitement qu'elle ne put le réprimer. Son existence dévastée lui apparaissait, une fois de plus. L'amertume la ploya sur le banc et son visage s'effaça dans ses mains. Prostrée ainsi, elle regardait le tableau sombre de ses misères rassemblées. Oh ! Comment a-t-elle pu désirer toutes ces horreurs; est-il possible qu'elle-même les ait choisies?

Un instant, la mauvaise pensée des heures noires l'assaillit. Au lieu de monter au village, de rentrer à la maison, blessée à jamais, portant sur son dos ces quelques mouchoirs de poche et ces chemises, pourquoi ne s'engage-t-elle pas sur un autre chemin? Tout près, à l'extrémité du plateau, la pente choit, verticalement jusqu'à la rivière. Une paroi de rocher de deux ou trois cents mètres que le regard même n'ose mesurer. Il suffirait d'avancer le pied, de le laisser retomber... Le pied ne rencontre que la souplesse du vide et le corps le suit dans un effacement de toutes les misères de la vie. Ce n'est pas la première fois que cette pensée noire la heurte de son aile, comme un corbeau. Ce n'est pas la première nuit de désespoir dans le chalet désert. Nuit moins cruelle que les autres, car je ne serai plus là quand la démarche de l'ivrogne titubera dans la cuisine, que sa main cherchera la poignée de la porte.

L'horreur lui revient de toutes ces scènes lamentables. Quand elle n'en pouvait plus de prier, à genoux devant l'image de la Vierge, elle se couchait, toute habillée, sur un bahut. Des sanglots la secouaient longtemps, puis, des vides, comme des absences d'âme au milieu d'un corps déchiré. Alors, parfois, un peu de sommeil lui était accordé, mais si inquiet qu'il suffisait d'un grignotement de souris pour qu'elle sursautât. Enfin, vers l'aube, le bruit



Le vin de commune. — Scène observée en Valais, au cours d'une corvée bourgeoise.

(Photo Kettel, Genève)

L'Illustré témoignera souvent des belles plumes du pays. La plupart de ces écrivains ou plumitifs ne se lisent plus. Zermatten reste l'un des plus connus et des moins oubliés.

Benzbourg

The illustration shows a woman in a light-colored, polka-dot headscarf and a matching dress with a white collar and cuffs. She is carrying a large, round, golden tin under her arm. The tin has the word 'PAINS' written in large, bold, black letters on its side. Below 'PAINS', there is a circular logo with the word 'Heró' inside. The woman is walking on a dark surface with some small flowers and grass. The background is a solid dark brown color.

Boîte ovale fr. 1.10, boîte ronde fr. -.70

Ô réclame telle qu'on l'aime ! Un régal autant que ce qui pourrait se trouver dans la boîte !

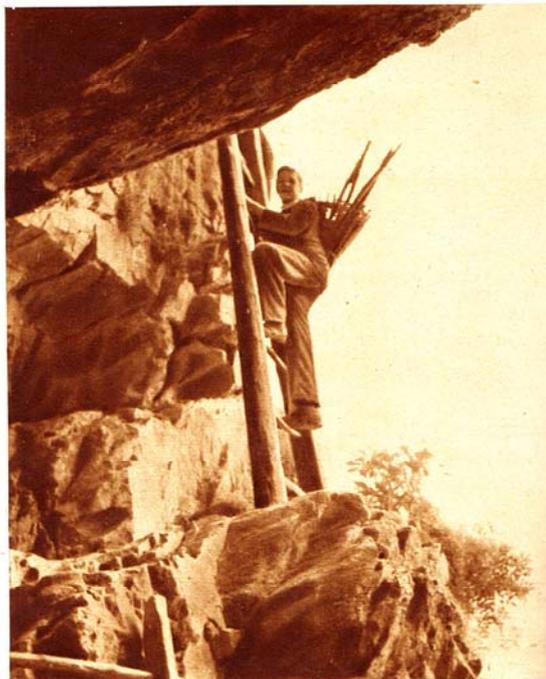
Le Valais pittoresque

Les échelles d'Albinen

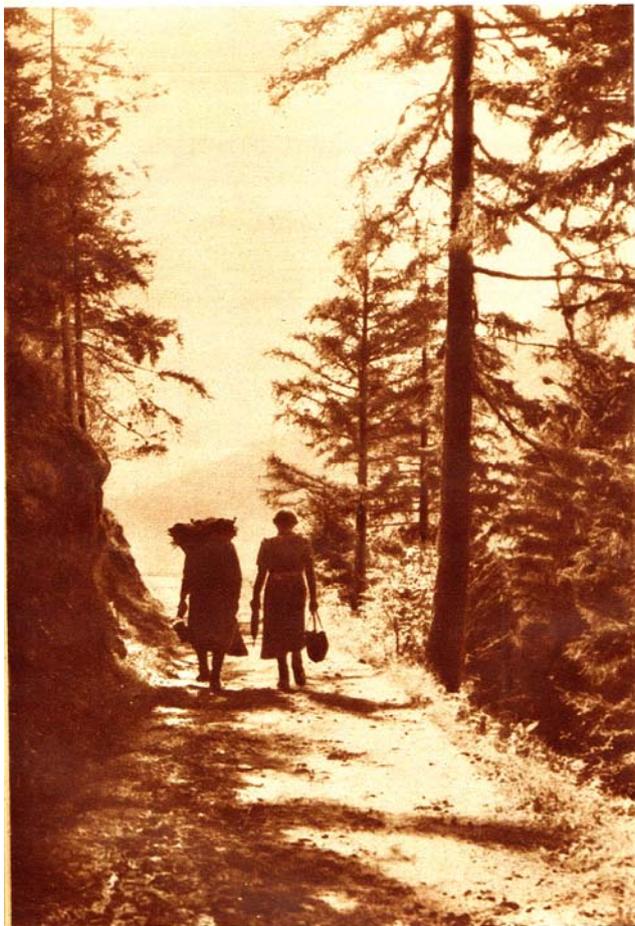
En plein cœur du Valais. Quand le voyageur arrive au sommet du col de la Gemmi, un peu de peur le retient au bord du précipice. La montagne sous ses pieds file droit en bas. Elle s'écrase dans l'U de la vallée et étale ses éventails d'éboulis jusqu'au prochain village. Sur cette paroi de rocher que les aigles, parfois, explorent de leurs vols, un éperon fait saillie. On le voit de loin, tant brille au soleil sa verdure. Non pas un large tapis animé d'un troupeau de vaches et visité par de multiples ruisseaux. Non. Un modeste tapis au bord duquel se serrent les quelques maisons d'Albinen.

Du bas de la vallée, on ne comprend pas comment un homme peut accéder au village. S'il n'a le privilège d'être aviateur, pas de possibilité. Cependant, on imagine fort bien qu'en prenant le village par la tête et en improvisant un sentier sur le flanc de la montagne, on doit finir par arriver dans ce hameau. Car des hommes, avec leur femme et leurs enfants, y vivent toute l'année. Une fumée s'étire vers quelques nuages et des toits offrent à la lumière leurs lamelles de bois gris.

Pour ne pas faire le détour — qui demande des vertus d'alpiniste bien marquées et près de deux heures de marche — les gens du hameau ont construit une série d'échelles qui, superposées les unes aux autres, permettent de franchir les cinquante mètres de rocher vertical. Parfois une plate-forme laisse au grimpeur un peu de répit. Non pas pour admirer



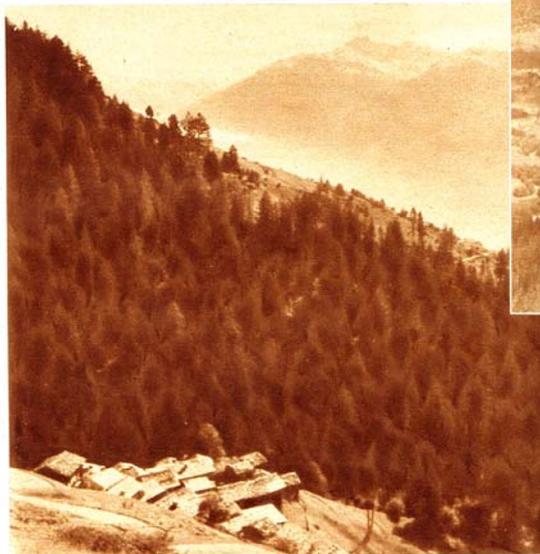
Sur les échelles d'Albinen, il faut avoir bon pied et bon œil !



Le délicieux chemin qui conduit au pied des échelles d'Albinen.

la vue extraordinaire qui s'étend sur une longue dentelle de montagnes, non, mais pour reprendre un peu de souffle.

Lorsque le vent vient, brutal, s'écraser contre le rocher, les échelles se balancent un peu dans l'espace. Celui qui est en train de monter sent la crainte polir son épine dorsale. Il serre un peu plus fortement les échelons et continue à monter. Par bourrasques de neige, lorsque le bois glacé fait mal sous les doigts, lorsque le froid tenaille les pieds et enlève toute force, un grand cri parfois va rejoindre ceux des oiseaux. C'est un enfant d'Albinen qui vient de lâcher prise. On le retrouvera quelque cinquante mètres plus bas ; le corps déchiqueté, un sourire aux lèvres et du sang partout. Les corbeaux coasseront d'une voix plus aigre dans le vent et la rafale se plaquera plus violemment contre le granit. Un destin





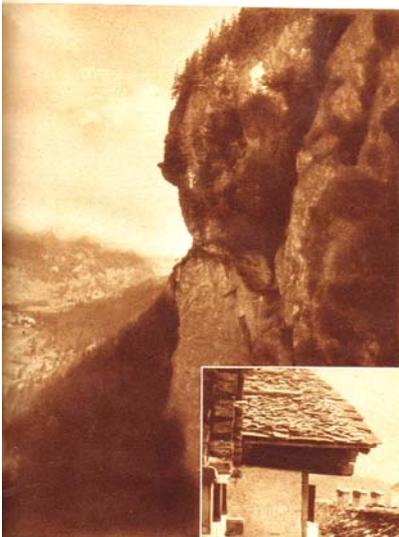
Les gens d'Albinen sont habitués dès l'enfance à leurs vertigineuses échelles.



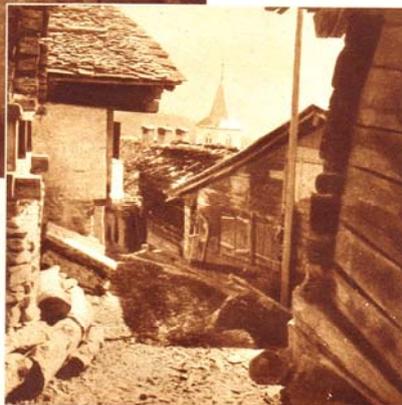
Un villageois endimanché descend les échelles.



Quelques passages, dépourvus d'échelles, obligent presque à faire de la varappe !



Écaille-les-Bains et la sombre arête de rocher le long de laquelle sont adossées les terribles échelles. Inutile de dire que celles-ci ont déjà fait plus d'une victime...



À gauche et à droite : Le petit village d'Albinen auquel on accède au moyen d'échelles propres à donner le vertige aux intrépides les plus aguerris. (Photo G. Meylan, Genève)

d'homme s'éteint ainsi dans l'hiver d'Albinen. — Il n'est pas un gramme de nourriture, autant pour les habitants que pour les bêtes qui ne soit porté sur le dos des hommes. Les enfants, dès leur jeune âge, grimpent les échelles, une hotte au dos. Ils la remplissent jusqu'au bord, car il faut tout apporter là-haut. Ce que l'on mange, ce que l'on boit — hors l'eau et le lait — ce que l'on brûle.

Une fois par saison, les habitants d'Albinen reçoivent chez eux. C'est la grande fête d'été. Ceux du bas apportent avec eux — tout comme dans une surprise-party — des victuailles et des bouteilles. Et l'on festoie si tard dans la nuit que les jeunes gens du hameau sont obligés d'allumer la rampe des échelles. Des torches de résine sont alors piquées dans la terre partout où une échelle se termine ou commence. Là où le sentier fêche la paroi de rocher les habitants s'aident du granit. Ils le flattent comme on flatte la croupe d'un cheval et construisent ainsi dans tant d'insécurité leur propre sécurité.

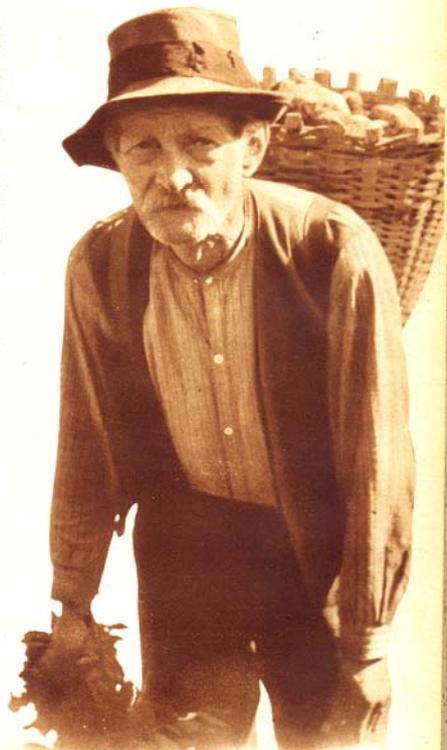
Sept échelles. Si Jacob vivait de nos jours, il ne monterait au ciel que par là. Et malgré la présence constante

du danger, peut-être à cause de cette présence, les habitants du hameau d'Albinen, sont heureux. On les entend chanter dans l'air frais de mai. On les voit sourire à l'étranger qui s'aventure si haut.

Peut-être ont-ils le fait de vivre si près des cieux qui leur révèle un secret de joie et de bonheur ? Ce doit être cela, sinon comment expliquer que ces gens risquent tous les jours leur vie pour gagner leur village alors que la plaine offre sa fertilité et toutes ses faveurs ?

F. G.

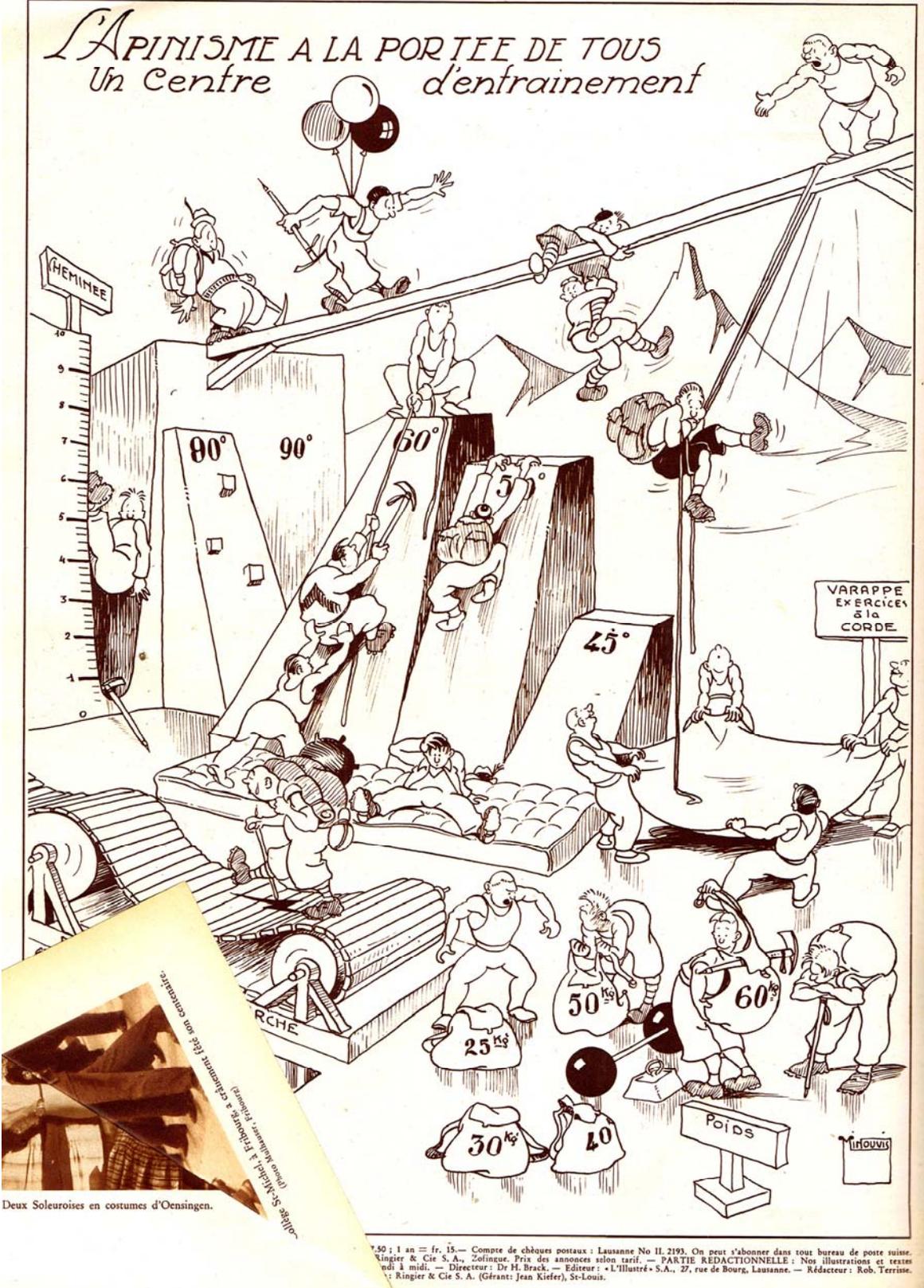
Ci-contre : Un habitant d'Albinen qui a gravi les échelles des centaines de fois.



Un passage presque unique au monde. On ne voyage que peu, mais celui-là au moins on l'aura connu !

L'APINISME A LA PORTEE DE TOUS

Un Centre d'entrainement



Deux Soleuroises en costumes d'Oensingen.

- Village St-Michel, à Fribourg, a crânement été son concentrateur (Photo Anstetter, Fribourg)

7.50 ; 1 an = fr. 15.— Compte de chèques postaux : Lausanne No II. 2193. On peut s'abonner dans tout bureau de poste suisse. Ringier & Cie S.A., Zollikofen. Prix des annonces selon tarif. — PARTIE REDACTIONNELLE : Nos illustrations et textes publiés le dimanche à midi. — Directeur : Dr H. Brack. — Editeur : « L'Illustré » S.A., 27, rue de Bourg, Lausanne. — Rédacteur : Rob. Terrisse. — Ringier & Cie S. A. (Gérant: Jean Kiefer), St-Louis.

Minouvis ne perd pas son talent en route. Quel artiste !



Notre lumineux
Tessin
à l'Exposition
nationale

Cette belle fille accondée
au balcon du « grottino »
n'évoque-t-elle pas à mer-
veille, avec ces grappes de
maïs dorées, la poésie toute
méridionale du Tessin ?

Première page couleur de l'Illustré – sauf erreur - . Les couleurs sont délicates. Magnifiques !



Le village de la belle au bois riant

Cette belle, vous l'avez deviné, c'est l'Exposition nationale... Loin de dormir comme la châtelaine de la légende, elle rit de toute son éclatante jeunesse dans un cadre de hautes frondaisons verdoyantes. Et le village, le benjamin de tous les villages de Suisse, vous le reconnaissez aussi ! Son succès est prodigieux, à telle enseigne que sa large rue est toujours bondée. Aussi, pour ne pas être bousculé, notre opérateur a-t-il dû choisir un instant particulièrement propice.

TARIF DES ABONNEMENTS. — Suisse : 3 mois = fr. 3.80 ; 6 mois = fr. 7.50 ; 1 an = fr. 15.— Compte de chèques postaux : Lausanne No II. 2193. On peut s'abonner dans tout bureau de poste suisse. Téléphones : Lausanne 22.851 ; Zollikofen 31.641. — REGIE DES ANNONCES : Ringier & Cie S. A., Zollikofen. Prix des annonces selon tarif. — PARTIE REDACTIONNELLE : Nos illustrations et textes ne peuvent être reproduits sans notre autorisation. Clôture des pages illustrées : lundi à midi. — Directeur : Dr H. Brack. — Editeur : « L'Illustré » S. A., 27, rue de Bourg, Lausanne. — Rédacteur : Rob. Terrisse. France : Ringier & Cie S. A. (Gérant: Jean Kiefer), St-Louis.

L'Expo de 1939 est un régal pour les visiteurs. Une tranquillité presque indécente en regard de ce qui se profile en Europe.



Les richetos ont quand même de la classe. Il est de fait que d'autres travaillent pour eux. Ce qui n'a nullement changé aujourd'hui.

50 ans - No 30

27 juillet 1959
Paraît le jeudi

L'Illustré

LE MONTRE - S.A.
17, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAU DU JOURNAL
Imprimerie Ringier & Cie S.A., Zollikon



A l'ombre de notre beau drapeau

Qu'il est émouvant pour ces gymnasiens l'instant où, réunis à l'occasion du 1er août, ils hissent le drapeau fédéral et, groupés sous ses plis, s'apprêtent à chanter de tout leur cœur le pays et ceux qui le firent: « Ah! dignes des ancêtres — Comme eux restons sans maîtres — De l'étranger méprisant le courroux — Devant Dieu seul fléchissons les genoux! »

Un premier août fêté dans l'inquiétude. L'image est trompeuse.



Une parmi trois mille

Il y a quelque 3000 communes en Suisse. Voici l'une d'elles. Inutile de la nommer : elle les symbolise toutes, avec leur cachet fait de l'amalgame du passé et du présent, leurs traditions, leur vie culturelle, leurs écoles dans lesquelles lève « le blé qui mûrit », leur administration ordonnée... Première image de la patrie, la commune est à la base de sa structure. Le canton et la Confédération ont donc tout intérêt à lui laisser son autonomie.



Et voilà, c'est parti... La belle figure du Général Guisan que l'on déclinera très rapidement à toutes les sauces. Surtout photos que l'on retrouvera dans tous les bistrotts du canton de Vaud, et médailles. Les Français ont Pétain avec une même moustache qu'ils adoreront avec une naïveté confondante presque jusqu'à la fin de la guerre, et nous on a le Général Guisan pour lequel l'adoration est similaire. Il nous faut de grands hommes, des maîtres, des guides...

Le Général Guisan est élu chef de l'armée suisse le 30 août 1939 par l'Assemblée fédérale.



On se souvient qu'il y a quelque temps une mine fit explosion, pendant un orage, sur la route de Gandria, près de Lugano, provoquant d'importants dégâts. C'est une catastrophe semblable qui vient de se produire en Belgique. La foudre a fait sauter les deux ponts jumelés du Val-Benoît, près de Liège, qui étaient minés. Le puissant ouvrage d'art s'est en partie effondré dans la Meuse. Le train Liège-Luxembourg qui survénait en cet instant s'est précipité avec violence contre les tabliers des ponts et il y eut douze morts et une soixantaine de blessés. (Presse-Diffusion, Lausanne)



Le paquebot « Athenia » torpillé. Ce transatlantique britannique avait à bord 1103 passagers et un équipage de 300 membres. Il ramenait d'Europe en Amérique de nombreux ressortissants du Canada et des Etats-Unis. Il fut atteint par une torpille de sous-marin, à deux cents milles à l'ouest des Hébrides. Il coula aussitôt, mais la plupart des passagers furent sauvés. Parmi les 128 manquants, plusieurs furent tués par l'explosion de la torpille.



La ville de Lublin, située au cœur de la Pologne, au sud-est de Varsovie, est devenue le nouveau siège du gouvernement polon.



L'évacuation des hôpitaux londoniens. - Presque tous les hôpitaux de Londres sont évacués afin d'être prêts à recevoir des blessés de guerre ou des civils atteints par des bombardements aériens. Vo un patient de l'hôpital Saint-Bartholomews transporté dans une ambulance à travers des remparts de sacs de sable.

L'Athenia est coulé soi-disant par méprise par un sous-marin allemand le 3 septembre 1939. La note ci-dessus ne donne même pas le nom de l'agresseur. Craignait-on déjà la censure ou des remarques ?



La Pologne est envahie par les Allemands le 1^{er} septembre 1939. Elle l'est aussi par les Russes le 17 septembre. Les deux alliés y commettront parmi les pires exactions et massacres de l'histoire de la deuxième guerre mondiale. La Pologne mettra des décennies à retrouver son indépendance. Elle fut lâchement abandonnée par ses alliés, français et anglais en particulier. On est déjà en une situation où plus rien ne tient, où les alliances se font et se défont presque d'un jour à l'autre. La loi n'existe plus. Le plus fort mène la barque, pille et viole, incendie, massacre en toute impunité. C'est l'enfer, n'ayons pas peur des mots. Et toute l'Europe y est entraînée. Sauf la Suisse, îlot de paix acquis à force de compromission. Mais qui le sait ? La censure veille... Ainsi Hitler ne sera jamais que le Chancelier du Reich, mais jamais un insigne salopard, une ordure comme on n'en fit jamais ! Dans un tel climat il aura beau jeu d'exterminer.



Et pendant ce temps l'Expo accueillait des milliers de visiteurs fascinés. Elle ferma donc ses portes le 29 octobre 1939.

55 cts · No 49
LXXIXe année

7 décembre 1959
Paraît le jeudi

L'Illustré

L'ILLUSTRE · S. A.,
27, rue de Bourg, Lausanne

BUREAUX DU JOURNAL :
Imprimerie Ringier & Cie S. A., Zollikon

Voir dans ce numéro
un grand reportage
sur l'établissement
sanitaire militaire
de Vevey-Montreux



Femmes sous le casque d'acier

Une des 550 femmes qui se sont engagées comme automobilistes dans les services auxiliaires de l'armée suisse et viennent de suivre à Bâle un cours d'entraînement. Drapées dans la capote militaire, elles portent crânement le casque et le ceinturon et sont pourvues du même livret de service que les hommes. Elles seront chargées du transport des malades et conduiront des ambulances.

(Photo José, Bâle)

Les femmes s'engagent. Les jolies en priorité semble-t-il !

55 cts - No 50
XIX^{me} année

14 décembre 1939

Paraît, le jeudi

L'Illustré

L'ILLUSTRÉ, S. A.,
27, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL :
Imprimerie Ringler & Cie S. A., Zofingue



Le nouveau président de la Confédération

L'Assemblée fédérale a élu aujourd'hui président de la Confédération pour l'an qui vient, M. Marcel Pilet-Golaz, chef du Département des postes et des chemins de fer. Né le 31 décembre 1889 à Cossonay, M. Pilet était avocat à Lausanne, conseiller national et major du bataillon de fusiliers 1 lorsqu'il fut appelé, le 15 décembre 1926, à succéder au conseiller fédéral Chuard. Le jeune ministre (il avait tout juste 40 ans) prit d'abord la direction du Département de l'intérieur. Par la suite, il la troqua contre celle des transports. Déjà président de la Confédération en 1954, M. Pilet-Golaz est placé pour la deuxième fois, en une heure particulièrement grave, à la tête de notre magistrature civile. Ainsi, trois Romands sont actuellement aux responsabilités: M. Pilet-Golaz à la présidence de la Confédération, M. Robert Fazy, à celle du Tribunal fédéral, et le général Guisan au commandement suprême de notre vaillante armée. Que Dieu protège la Suisse en 1940 comme Il l'a fait en l'an qui s'achève!

Comment peut-on être président de la Confédération et ressembler comme deux gouttes d'eau à Hitler. Allez, Marcel, rase-moi donc cette moustache. Au moins cela... Et ne va surtout pas serrer la patte à Hitler !

Jeanne connaissait ses sentiments envers elle, mais ce bonheur était gâté par la pensée que cette révélation mettrait une barrière entre la jeune fille et lui.

Jeanne l'aperçut au moment où il sortait de la tente. Elle était assise à côté d'un baumier, et Pierre, le dos tourné, s'occupait du feu. Pendant un instant, ils se regardèrent en silence; puis elle s'élança vers lui, la main tendue, faisant un grand effort pour paraître naturelle, mais sa main tremblait et ses lèvres frémissaient. Pour la première fois, elle ne put soutenir le regard de Philip.

— Pierre vous a appris ce qui est arrivé, dit-elle. Vous m'avez sauvée par miracle et je vous dois la vie. J'ai été punie de mon imprudence. (Elle essaya de rire et retira sa main.) Je n'ai pas été, comme vous, frappée contre les rochers, mais...

— Le choc fut terrible, interrompit Philip, se souvenant des recommandations du métis. Vous avez montré un courage extraordinaire. Je crains les suites de cette émotion. Ne vous laissez pas abattre maintenant.

Pierre entendit ces derniers mots et son visage se dérida.

— C'est vrai, monsieur. Pas une autre femme n'eût supporté une telle épreuve. Mon Dieu ! Quand j'ai découvert une épave de votre pirogue là-bas, j'ai cru que vous étiez morts tous les deux.

Philip sentait à présent qu'il avait trop présumé de ses forces. La faiblesse de ses membres le surprénait et un frisson le glaça. Jeanne posa sa main sur le bras du jeune homme et gentiment le poussa vers la tente.

— Ne vous fatiguez pas, supplia-t-elle, observant la pâleur de son visage. Restez tranquille jusqu'après le déjeuner.

Philip lui obéit. Pierre le suivit dans la tente et pendant un moment Philip dut s'appuyer lourdement sur le bras du métis.

— C'est la réaction, monsieur, lui dit Pierre. La fièvre vous a laissé affaibli. Si vous pouviez dormir !

— Je vais essayer, murmura Philip, en s'allon-

geant sur son lit de branchages. Mais auparavant...

— Quoi, monsieur ?

— J'ai quelque chose à vous dire... Rassurez-vous, je ne vous poserais pas de questions.

— Pas maintenant, monsieur.

Philip entendit le bruissement du rideau de la tente, et Pierre s'éloigna. Il se sentait mieux lorsqu'il était couché. L'étourdissement et les nausées ayant disparu, il s'endormit du sommeil profond et reposant consécutif à un accès de fièvre.

Il se réveilla frais et dispos et sortit. Pierre était seul; une couverture était tendue devant l'abri de baumier et le métis l'indiqua d'un signe de tête en réponse au regard interrogateur de Philip.

Philip toucha à peine aux aliments que lui avait préparés Pierre. Quand il eut terminé, il s'approcha de lui et lui dit :

— Vous m'avez prié de ne point vous poser de questions et je me conformerai à votre désir. Mais vous ne m'avez point défendu de vous dire ce que je sais déjà et je vais vous parler de lord Fitzhugh Lee.

Les yeux sombres de Pierre lancèrent des éclairs.

— Monsieur...

— Ecoutez-moi. Je ne vous demande pas de confidences, mais je désire vous apprendre ce que je sais sur le compte de lord Fitzhugh Lee, dussions-nous nous battre. J'insiste pour vous parler de cet homme, parce que vous m'avez révélé qu'il est votre

ennemi et la cause de tous les ennuis de Jeanne. Il cherche également à me nuire. Lorsque je vous aurai éclairé sur ses intentions, peut-être changerez-vous d'avis et me ferez-vous part de vos propres tracasseries. Sinon, continuez à garder votre secret.

En quelques brèves paroles, Philip, sans quitter des yeux le visage de Pierre, lui raconta ce qu'il savait de lord Fitzhugh Lee.

Bientôt un changement se produisit dans l'attitude du métis. Quand Philip arriva aux lettres dévoilant le complot tramé contre la Compagnie, Pierre poussa un cri et ses yeux semblaient vouloir sortir de leurs orbites. La sueur perlait sur son visage. Il remuait convulsivement les mains et sa gorge se contracta.

Après le récit de Philip, Pierre enfouit sa tête dans ses mains, resta ainsi pendant un instant, puis soudain leva les yeux. Des taches livides apparaissaient sur ses joues et il lança à Philip :

— Monsieur, si ce que vous avez dit n'est pas vrai... si vous m'aviez menti...

Il s'arrêta net, sous le regard de Philip. S'il était brave, Philip l'était autant. Quand de tels hommes se rencontrent, ils ont foi l'un dans l'autre.

— C'est la pure vérité, déclara Philip.

Pierre lui tendit la main.

— Je vous crois. Savez-vous ce que j'aurais soupçonné si vous aviez dit cela à Jeanne avant mon arrivée ?

— Non.

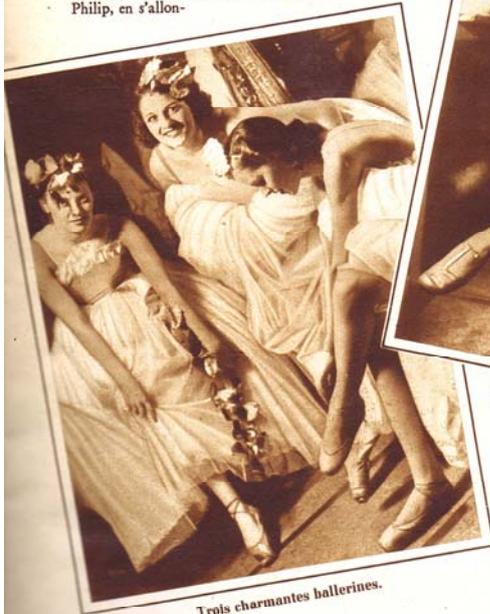
— J'aurais cru qu'elle se serait jetée volontairement dans les rapides du Grand Tonnerre.

— Que voulez-vous dire ?

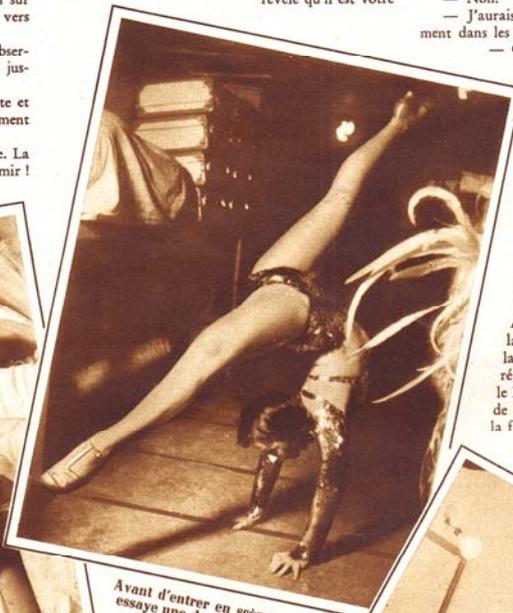
— Rien de plus, monsieur. Ah ! voici Jeanne ! Nous allons plier la tente et repartir.

Quand Philip se retourna, Jeanne se tenait à quelques pas derrière lui. Elle l'accueillit d'un sourire, puis aida Pierre à lever le camp. Philip remarqua que la jeune fille cherchait à l'éviter et qu'elle parut soulagée quand ils se furent installés dans la pirogue de Pierre pour remonter la rivière.

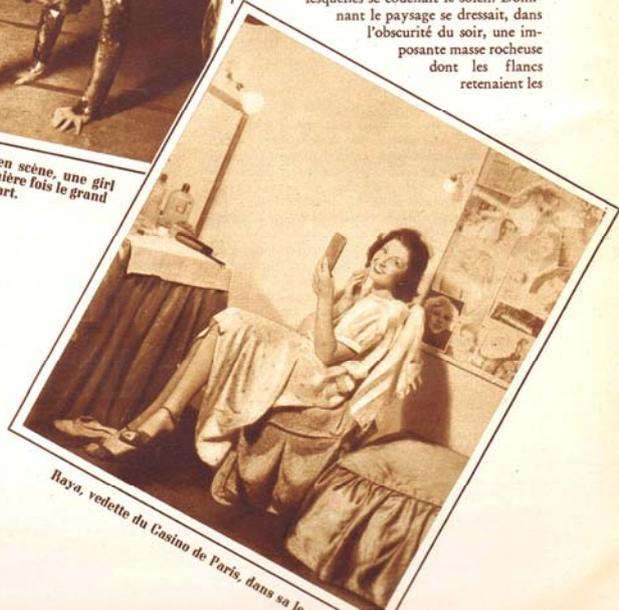
Ils naviguèrent jusqu'à une heure très avancée de la nuit et dressèrent la tente de Jeanne à la lueur des étoiles. A l'aube, on poursuivit le voyage. Vers la fin de l'après-midi, ils découvraient la petite rivière Churchill dans une région basse et dénuée d'arbres, appelée le Barren du Renard Blanc. Cette bande de terre stérile et étroite était limitée par la forêt et la crête des montagnes derrière lesquelles se couchait le soleil. Dominant le paysage se dressait, dans l'obscurité du soir, une imposante masse rocheuse dont les flancs retenaient les



Trois charmantes hallerines.



Avant d'entrer en scène, une girl essaye une dernière fois le grand écart.



Raya, vedette du Casino de Paris, dans sa loge.

A Paris, les music-halls ont rouvert...

A Paris, on rigole encore. Mais il reste combien de temps ?



La splendide exposition des chefs-d'œuvre du Prado, au Musée d'art et d'histoire de Genève, a été un des événements les plus marquants de l'été en Suisse romande. — Pour voir cette exposition, d'illustres visiteurs (ici, le duc et la duchesse de Kent sortant du musée avec, à droite, M. de Sotomayor, directeur du Prado) sont venus en Suisse en grand nombre.



Le 24 juin, le canton de Berne, entouré de toutes les autres petites républiques helvétiques, célébra solennellement le 60^{me} anniversaire de la victoire de Laupen.

Quelques événements saillants de l'année qui prend fin

En Suisse

L'histoire a des similitudes frappantes : l'an 1914 fut, pour notre petit pays, celui de l'Exposition nationale et celui de la mobilisation générale de nos forces armées. Vingt-cinq ans plus tard, en 1939, nous revoyons exactement les deux mêmes événements. De nouveau, la Providence nous épargne les horreurs de la guerre. Soyons-en profondément reconnaissants — lors même que les sacrifices consentis sont de plus en plus lourds — car nul ne sait ce que demain nous réserve. Et restons étroitement unis entre Confédérés afin de faire front contre tout ennemi, qu'il vienne de l'extérieur ou surgisse de l'intérieur ! N'oublions pas non plus de pratiquer, comme de 1914 à 1918, la noble devise de la Croix-Rouge : *inter arma caritas* (que la charité règne en dépit du fracas des armes !)



« Papa a été mobilisé ! » Une impression qui restera gravée dans la mémoire des petits comme des grands ! La violence déchaînée sur l'Europe, la mobilisation générale de notre armée, l'élection du général, la guerre et son cortège de misères, telles sont, à nos yeux de Suisses, les caractéristiques de l'année qui s'achève.



L'Exposition nationale suisse, à Zurich, fut une manifestation inoubliable. Du jour de l'ouverture (voici le groupe des conseillers fédéraux lors de l'inauguration) à celui de la fermeture, elle fut véritablement le grand recensement de nos valeurs matérielles et morales et renforça notre foi dans l'avenir.



Les Suisses champions d'Europe de hockey sur glace. Ce fut un des principaux événements sportifs de la saison d'hiver passée. L'équipe s'était admirablement comportée dans les championnats du monde qui consacrent la supériorité des Canadiens. Le 5 mars, à Bâle, elle remporta le titre européen en battant la Tchécoslovaquie.



Le Tir fédéral de Lucerne eut lieu du 16 juin au 11 juillet. Le Zuricois Otto Horber (à gauche) fut sacré roi du tir, tandis que nos champions se plaçaient aux premiers rangs dans les championnats du monde, Zimmermann notamment (à droite), premier dans la position à genou.



A l'étranger

- ① Au début de 1939, l'horrible guerre civile d'Espagne a pris fin. Voici l'afflux des réfugiés à la frontière française.
 ② Le jour du Vendredi saint, les troupes italiennes ont brusquement envahi l'Albanie. Le roi Zog Ier a dû fuir à l'étranger. Voici le Duce répondant à la foule lors de l'annonce de ces événements.
 ③ Le 14 mars, les troupes allemandes entrent à Prague et ce qui restait de la Tchécoslovaquie est rattaché à l'Allemagne sous la forme d'un protectorat de Bohême et de Moravie.
 ④ A la mort du pape Pie XI, le cardinal Pacelli, secrétaire d'Etat, est élu pape sous le nom de Pie XII. Du trône pontifical, le 20 mai, il bénit la foule *urbis et orbis*.
 ⑤ A la fin de mai, le roi et la reine d'Angleterre traversèrent l'Atlantique pour visiter le Canada. Ils furent reçus avec enthousiasme, et leur visite contribua grandement à resserrer

les liens entre ce dominion et la mère-patrie. Les souverains britanniques furent également les hôtes fêtés des Etats-Unis.
 ⑥ En raison des événements d'Europe et des hostilités dans lesquelles plusieurs pays ont été entraînés, on parle moins de la guerre de Chine. Elle se poursuit cependant avec l'héroïque résistance de Tchang-Kai-Chek et sans que les Japonais aient pu jusqu'ici arriver à leurs fins.
 ⑦ Le 3 septembre, la France et la Grande-Bretagne, fidèles à leurs engagements envers la Pologne, furent amenées à déclarer la guerre à l'Allemagne. Depuis lors, leurs troupes s'affrontent derrière les lignes Maginot et Siegfried, ainsi que dans les airs et sur les mers.

- ⑧ Malgré leur résistance acharnée, les Polonais ont dû céder à Varsovie. Leur capitale en ruines a été occupée par les Allemands, comme le reste du pays qui fut partagé ensuite avec l'U. R. S. S.
 ⑨ La dernière tragédie de l'année : l'agression russe contre la Finlande. Les Finlandais se défendent vaillamment. Ils ont abattu plusieurs gros bombardiers pendant les premières semaines de la guerre et ont réussi à détruire de nombreux chars d'assaut.

Insignes et parements de notre armée

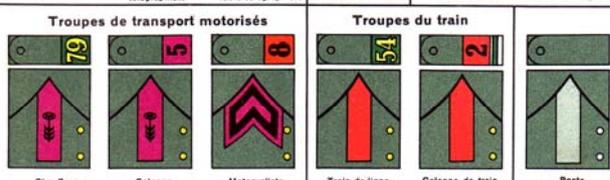
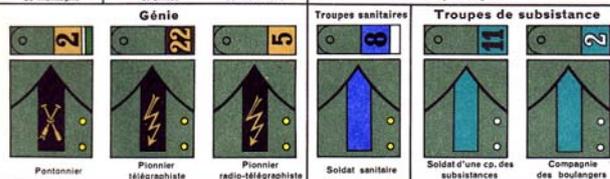
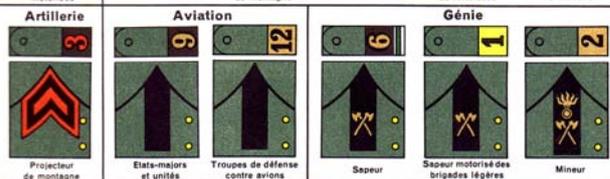
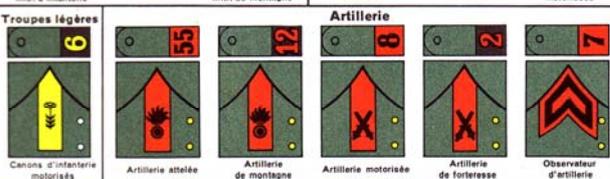
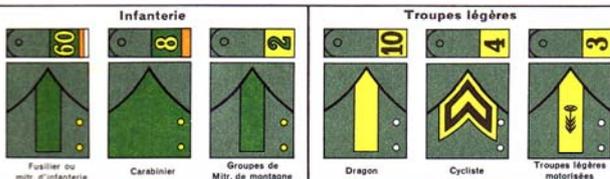
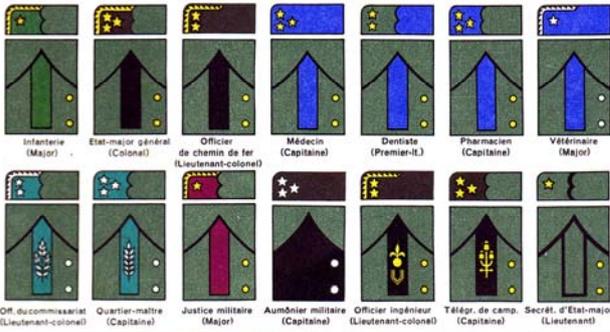


Supplément gratuit de «L'illustré»

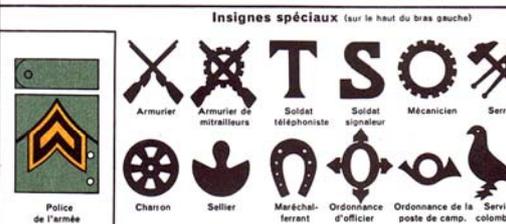
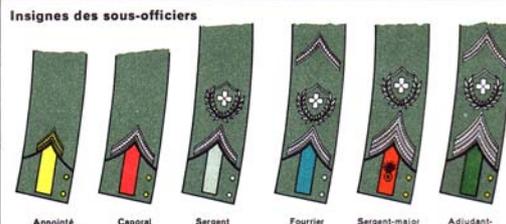
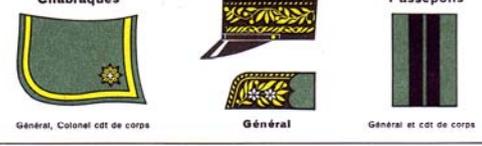
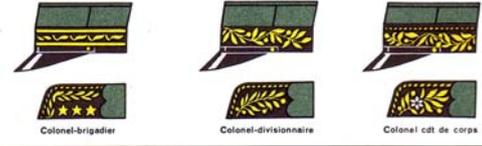
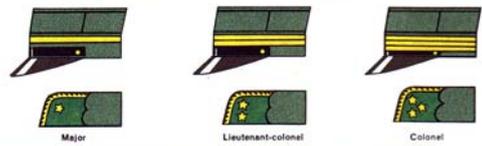
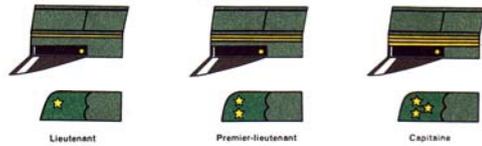


(Maison d'éditions Ringier & Cie S.A., Zofingue)

Parements (cols et manches)



Insignes des officiers



L'armée suisse, ce qu'on peut comprendre, sera le chouchou des médias. On saura tout d'elle. Et la censure alors ? Bien sûr, il y aura le réduit national et tous ces forts que l'on construit partout et dont on ne sait pratiquement rien à l'époque. Triste époque quand même. A suivre dans un prochain chapitre.

